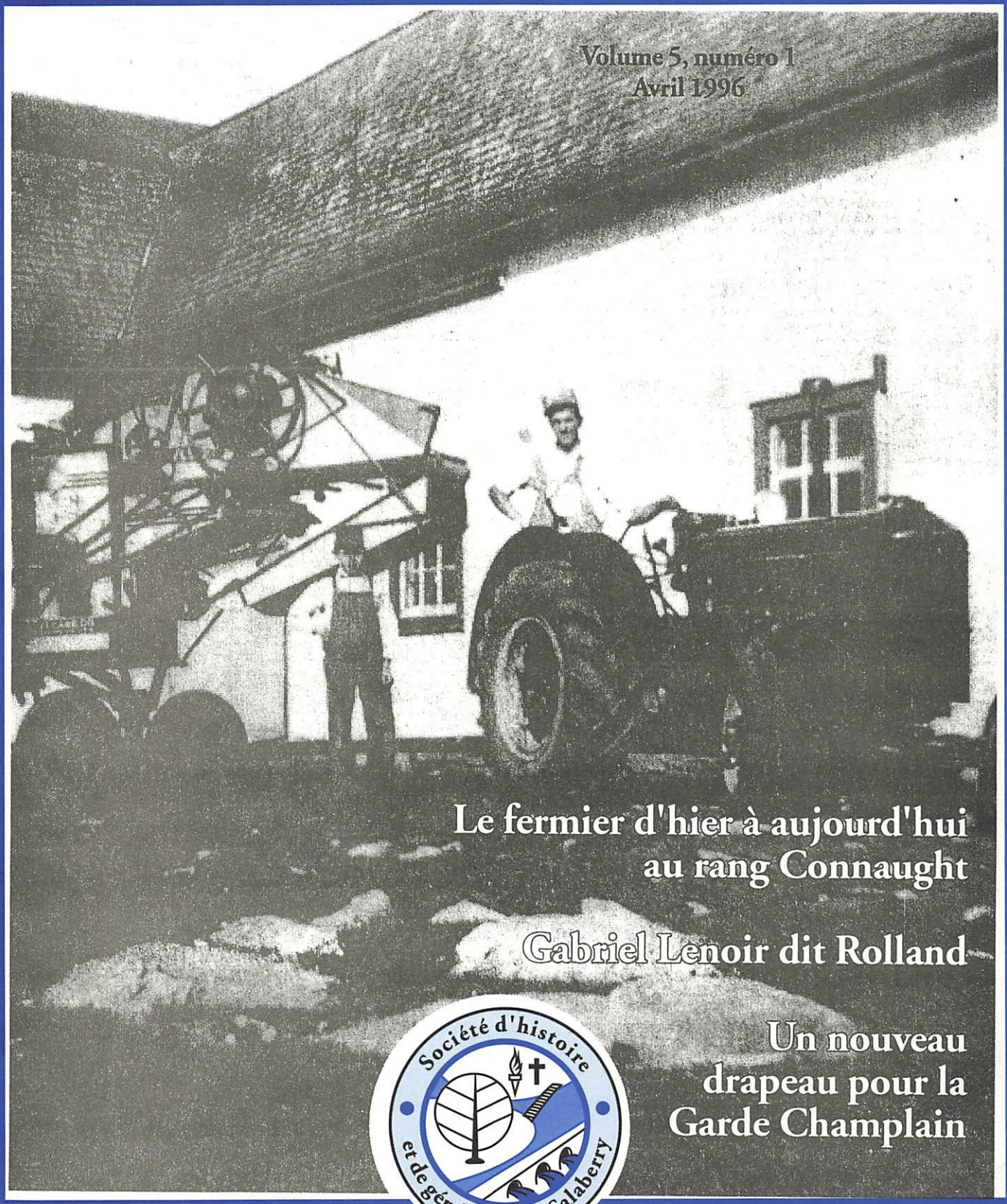
Au fil du temps

Publication de la Société d'histoire et de généalogie de Salaberry

Volume 5, numéro 1
Avril 1996

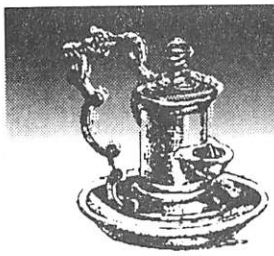


Le fermier d'hier à aujourd'hui au rang Connaught

Gabriel Lenoir dit Rolland

Un nouveau drapeau pour la Garde Champlain

Société d'histoire et de généalogie de Salaberry

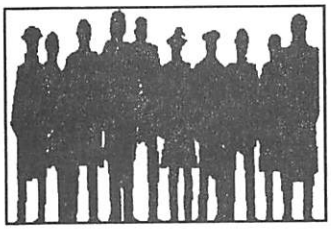


Sommaire

Société d'histoire et de généalogie de Salaberry

Au fil du temps
Volume 5, numéro 1
Avril 1996

Équipe de la revue



Responsable
Huguette Sauvé Miljour

Collaborateurs(trices)
Manon Allen
Nicole Bibaud
Danielle Charland
Lisa Longtin Carlier
Marie-Jeanne Clairmont
Robert Leroux

Collaboration spéciale
Yvon Julien
Hector Besner
Sylvain Daignault
Francine McSween

Infographiste
Bernard Morin / pcg

La revue est publiée quatre fois par année
Dépôt légal 1er trimestre 1996
ISSN 1192 702X

Toute reproduction ou adaptation du contenu de la revue est interdite sans l'autorisation des auteurs.

Photographie de la page couverture :
Un beau tracteur de l'année et la batteuse qui suit. L'ère moderne est arrivée dans le rang en 1940...

Le fermier d'hier à aujourd'hui au rang Connaught
De père en fils, en fils... 4

Gabriel Lenoir dit Rolland
La vie d'un tanneur de Montréal au XVIIIe siècle 14

Un nouveau drapeau pour la Garde Champlain
De nouvelles couleurs, de nouveaux défis ! 22

Le pasteur Walter Roach
Au service des immigrants anglais et écossais de Beauharnois 28

La Compagnie de téléphone rural Soulanges
Cette petite compagnie entrait en compétition directe avec la compagnie Bell. 34

Chroniques

Mot du président 3
Le coin des chercheurs 21
Généalogie 27
Nouveaux membres 31
Babillard 32
Saviez-vous que... 33
Trait d'union 36
Us et coutumes 38
Index 40
Adhésion 42

Mot du président

Quelques remerciements !

par Michel Paquette
Président de la Société d'histoire et de généalogie de Salaberry.

Chers lecteurs
et lectrices,

Ce fut long!!! Mais tous les commentaires reçus jusqu'à maintenant confirment que ça valait la peine de patienter; je parle bien entendu de la « Revue Spéciale » ***« L'émergence d'une ville : Salaberry-de-Valleyfield ».*** Encore une fois Bravo!! à toute l'équipe de production et à son coordonnateur M. Donald Tremblay.

Cette première réalisation du projet de la mise en valeur du patrimoine de la Pointe-aux-Anglais sera possiblement suivie d'une exposition qui aurait lieu cet été; le tout étant conditionnel à une éventuelle réponse positive de la part des autorités municipales, régionales et provinciales concernant le financement d'une telle exposition. À suivre donc…

Dans un autre ordre d'idée, merci à M. Hector Besner notre récent conférencier pour avoir su capter notre attention la soirée durant avec sa « Saga des gens de Pont-Château », dont on retrouve d'ailleurs de larges extraits dans le précédent numéro de la revue ***« Au fil du temps ».***

La prochaine conférence, mardi le 23 avril 1996, de M^me^ Suzanne Gousse intitulée: « Capot et mantelet » nous fera connaître l'habillement des habitants de la Nouvelle-France dans les années 1750 (costumes et animation historique).

À partir du mois d'avril sera enfin accessible aux membres de la Société, les samedi de 11 heures à 15 heures, par l'entremise d'un membre du C.A., la liste des quelques 40 000 mariages recueillis et informatisés lors de projets PDE ou Art. 25 fédéraux depuis 1992.

En terminant, l'assemblée générale annuelle de la Société se tiendra le mardi 28 mai 1996, alors que je passerai « le flambeau » (le mot est à la mode actuellement) à une nouvelle équipe de direction.

Au plaisir de vous revoir…

Le fermier d'hier à aujourd'hui au rang Connaught

De père en fils, en fils...

par Huguette Sauvé Miljour

Directrice au conseil d'administration de la Société d'histoire et de généalogie de Salaberry.

Un peu d'histoire

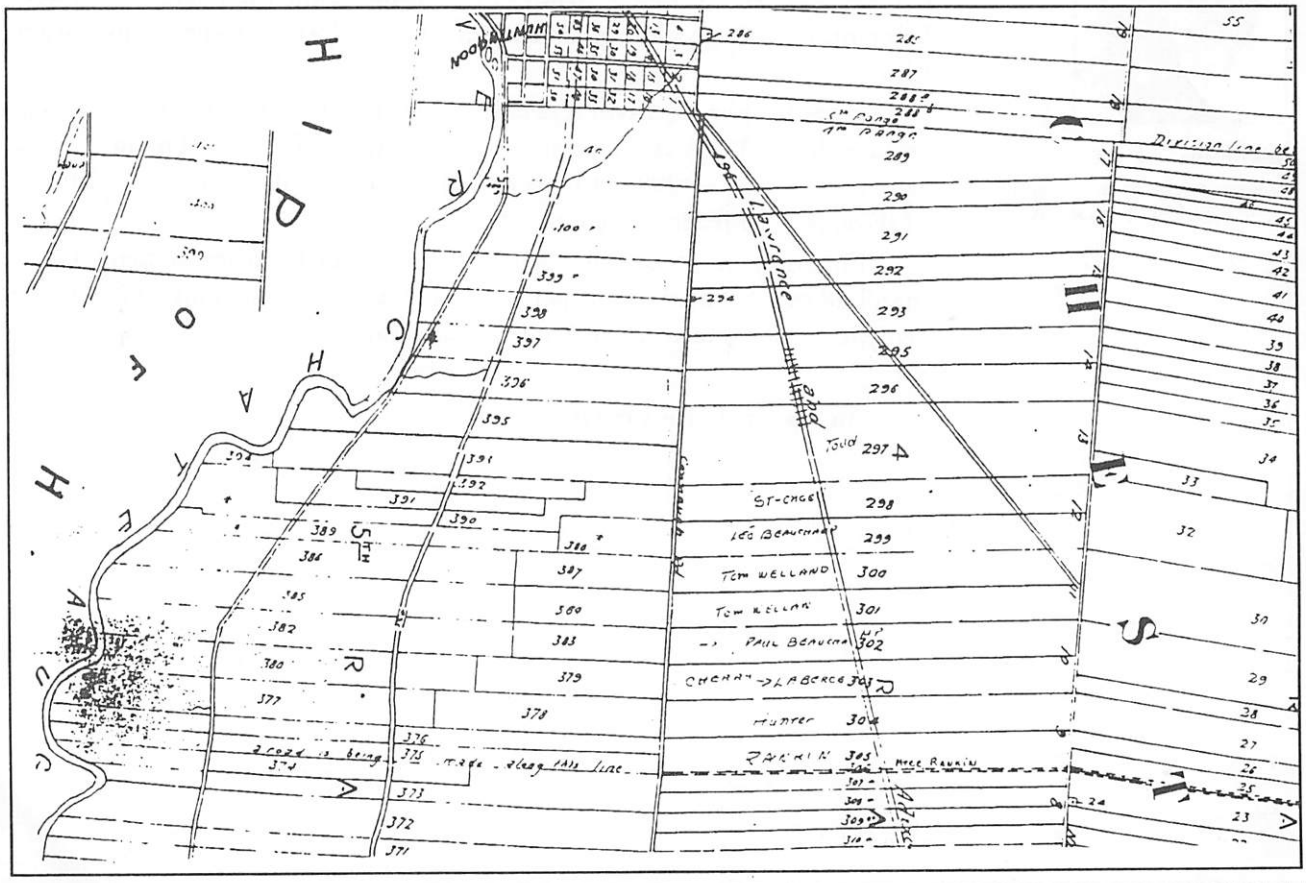
Des Américains d'origine britannique, fuyant la guerre d'Indépendance américaine, traversent les frontières et viennent s'installer près de Huntingdon dès 1776. On les nomme Loyalistes. Des Écossais venant de « Dalhousie Settlement » viennent grossir la population de la rive sud. Un troisième groupe d'immigrants irlandais arrive vers 1820. Il défriche des terres et fabrique de la potasse et de la perlasse qu'il vend pour subvenir à ses besoins.

À ce moment, toute cette partie du territoire fait partie du canton ou « township » de Godmanchester. Celui-ci, qualifié de « waste land » ne fait pas partie de la Seigneurie de Villechauve[1].

Plusieurs colons attachés à l'Angleterre sont attirés par cette forme de subdivision de type anglais. Ils viennent s'y installer et sont fiers de ne pas avoir à payer de rentes au seigneur ni de redevances à l'Église.

Comme chacun apporte avec lui un souvenir du pays. Des noms évocateurs des différentes parties de l'Angleterre, de l'Irlande et de l'Écosse jalonnent les townships : New Erin, Connaught, Ridge, Erin. Pour ne citer

Figure 1.



qu'un exemple, le nom « Connaught » origine d'une des quatre provinces de l'Irlande d'avant 1949.

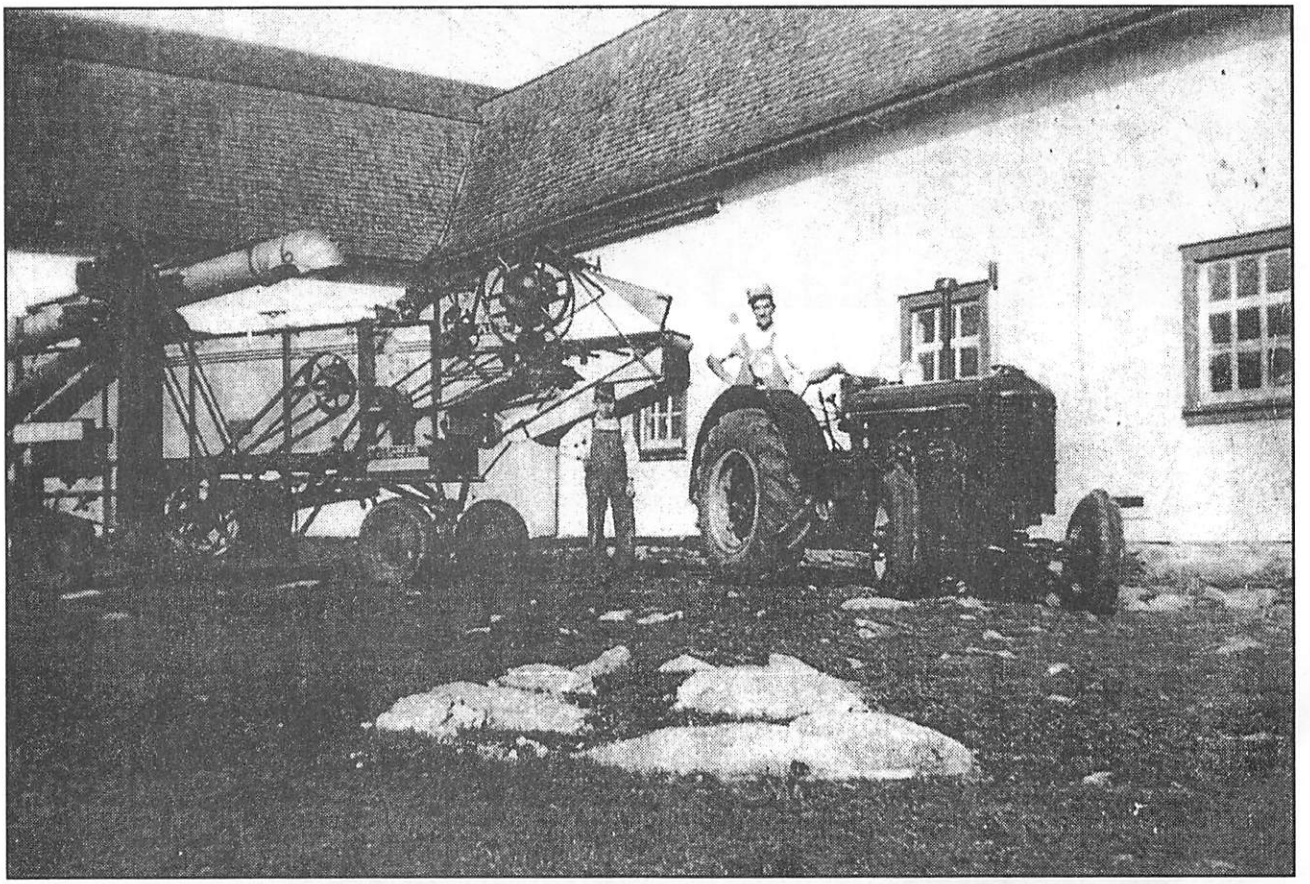
Ça bouge dans le coin

En 1820, les frères Percy de Chateauguay, New York, construisent le premier moulin à bois près de la rue Lorne. En 1824, la ville de Bowron est créée. L'année suivante, en 1825, on change son nom pour celle de Huntingdon. M. Bowron construit un moulin à farine qui existe toujours en 1994. Il est situé près de la rue Henderson, sur la rive sud de Huntingdon. Plus tard, des routes seront construites. L'une d'elles, « Connaugh Road » part de la ville de Huntingdon et se rend au chemin Seigneurial.

La famille Beauchamp

J'aimerais vous parler un peu de la famille Beauchamp, du canton de Godmanchester, fermiers de génération en génération. Cette famille de québécois est d'origine française. L'ancêtre est recensé comme prisonnier français envoyé au Canada pour peupler le pays. N'oublions pas que, dans ce

Figure 2.
Batteuse 1939
et tracteur Case 1940 sur roues.



temps-là, on allait en prison pour une bouchée de pain comme le relate l'histoire de Jean Valjean...

Le premier à s'établir dans ce coin de comté est Domina Beauchamp. Il signait Théo et se faisait appeler ainsi, car les anglais avaient trop de difficultés à prononcer Domina. Marié à Zénaïde Thibault (fille de William et de M. Dumas). Originaire du rang 4 (rang des Dumas) à Ormstown, il quitte bientôt la ferme pour aller travailler aux États-Unis. Mais il revient bientôt dans son coin et épouse M[lle] Dumas. Il travaille avec son beau-père pendant deux ou trois ans. Puis il va tenter sa chance avec son oncle à Thurso dans l'Outaouais. Il aide aux travaux de la ferme en été et devient bûcheron (lumberjack) en hiver sur le chantier. Il va à « rude école ». Un peu plus tard, il revient avec sa femme et son aînée pour s'établir à Salaberry-de-Valleyfield où

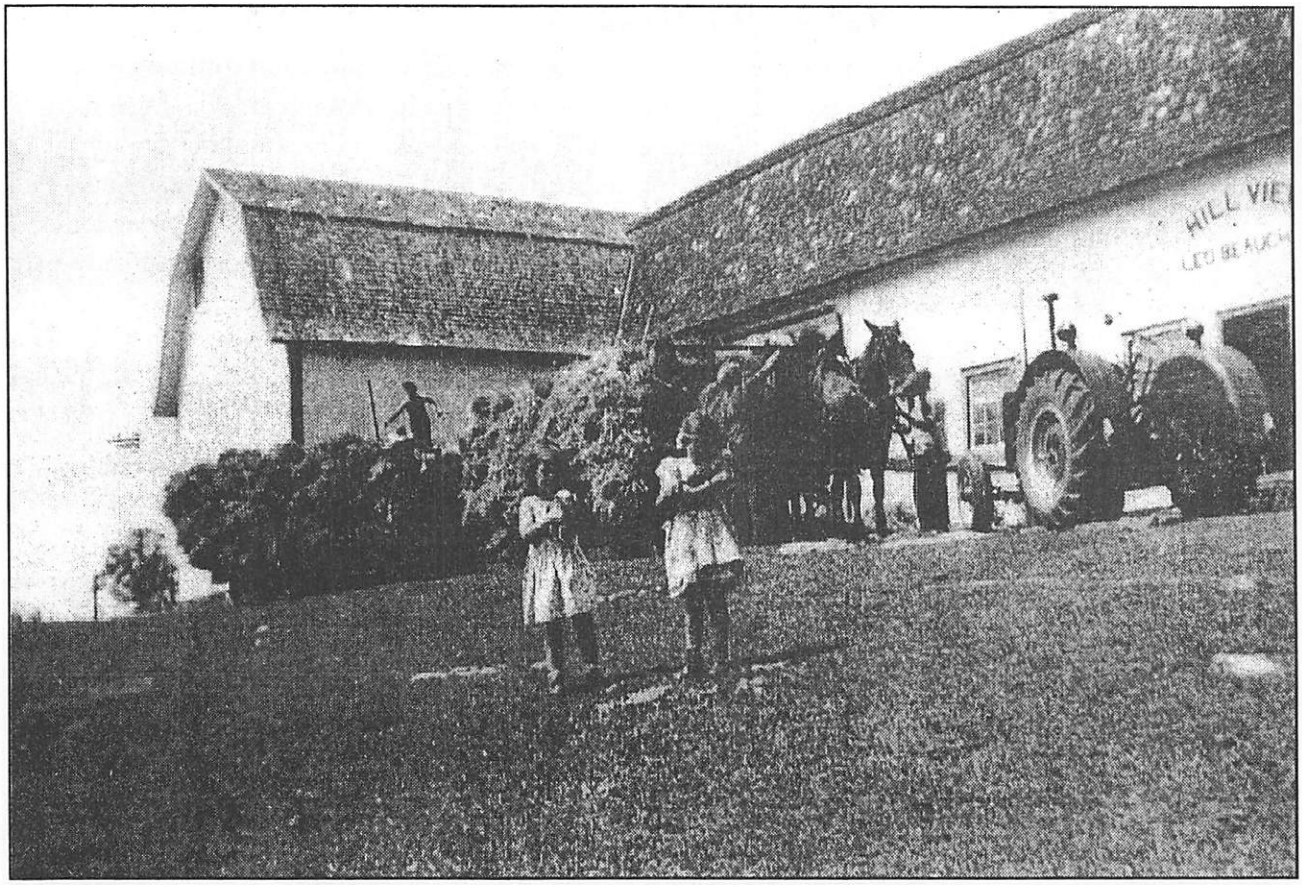


Figure 3.
Ferme Hillview de Monsieur Léo Beauchamp. On engrange l'avoine et l'orge en vrac pour les animaux.

il a trouvé un emploi au magasin de meubles Laurin. Il y restera sept ans et aura deux autres enfants.

Mais un jour qu'il consulte son médecin, celui-ci découvre qu'il a des brûlements d'estomac. Le médecin lui recommande donc de partir à la campagne pour guérir ses maux. Marié et père de trois enfants, il n'hésite donc pas à déménager à Saint-Anicet où il achète une ferme. Un triste épisode vient bientôt assombrir sa vie. Sa fille, âgée de neuf ans, meurt à la suite d'une crise d'appendicite. Comme il l'aimait beaucoup et que la petite l'accompagnait partout où il allait, il aura de la difficulté à s'en remettre. On a dit qu'il n'avait jamais plus été pareil après ce décès.

Il vend la maison et se réinstalle dans le Ridge Road. Il revend la ferme et en achète une autre dans le rang New Erin. Il aura six enfants vivants (quatre garçons : Albert, Lionel, les jumeaux Lucien et Léo et deux filles, Lucienne et Pauline.

Arrivée dans Rang New Erin

Les jumeaux Lucien et Léo ont six ans lors de leur arrivée dans le rang. À ce moment, les seuls voisins français sont M. Robidoux, M. Chartrand et M. Charlebois qui est arrivé depuis trois générations. Les autres voisins portent les noms de McClean, Sparrow, Rankin et Finey. On devra donc jouer entre frères et soeurs.

Un trou dans la terre !

Lors de la construction de la route reliant Huntingdon et Ormstown, la 138, on a emprunté de la roche de remplissage à la terre de Domina Beauchamp. On y a creusé un pit de gravelle et il reste un trou de 35 pieds de profondeur pour témoigner de sa construction. On ne se souciait que très peu, à cette époque, de l'impact de ce désordre écologique.

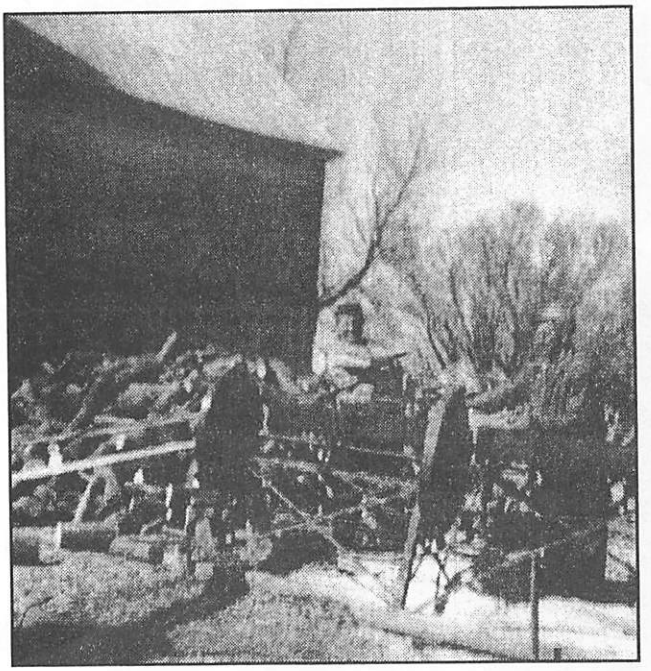


Figure 4.
Léo et Paul Beauchamp coupent le « trimage » des pommiers et d'autre bois pour l'usage de la ferme.

Figure 5.
Pendant que les femmes « se toilettent » Léo et son fils Paul se préparent à essayer leur « Chevrolet Bélair » de l'année !

La marche au catéchisme

M. Léo Beauchamp se souvient de l'école de rang, située à environ un mille de la voie ferrée, où il se rendait à pied. La maîtresse avait sept niveaux et faisait de son mieux pour enseigner à lire et à écrire à tous ces jeunes. Il se rappelle de la « marche au catéchisme ». C'était la période d'un mois où les enfants en âge de faire leur communion (quatrième ou cinquième année) marchaient chaque jour pour se rendre à l'église de Huntingdon. Là, le curé J-Albert Derome leur montrait le catéchisme et ils devaient en savoir le contenu par coeur. Ils devaient ensuite revenir à pied et étudier. C'était un temps inoubliable et on comprend facilement pourquoi : une marche de six milles (9,6 kilomètres) par jour.

L'électricité dans les rangs entre 1933 et 1940

Les rangs comme le Connaugh et le New Erin, à seulement trois kilomètres de Huntingdon, n'ont pas l'électricité. On s'éclaire à la chandelle ! En âge de travailler, Léo se fait engager par la compagnie d'électricité pour poser

les lignes qui serviront à faire l'installation dans les rangs. Pendant ce temps, Albert, son frère aîné, reprend la ferme paternelle.

La vie à la ferme

Monsieur Léo Beauchamp raconte: « Je me suis marié en mai 1942 avec Yvonne Chartrand (fille de Joseph et Alexandrine Bergevin). En mars 1942, j'ai décidé d'acheter une ferme au 202 Connaught road (lot 299) qui porte aussi le nom de Swamp Road. J'ai acheté cette terre de 100 arpents de M. Willy Cherry. J'ai toujours loué de la terre (200 arpents) en plus de ma ferme. Quand Paul s'est marié, j'ai vendu à Maurice, mon autre fils. Je me rappelle quand mon père a acheté son tracteur Case. Il était le 2e du rang à en posséder un et c'était tout un événement. C'était en 1937. Il a acheté une batteuse en 1939. En 1940, il a changé le tracteur à chenille pour un autre, sur roues. C'était plus pratique. On s'arrangeait pour lui emprunter le tracteur pour les gros travaux du printemps et de l'automne. Le cheval de trait servait à faire les autres travaux comme les foins, la récolte, etc.

Figure 6.
De gauche à droite:
Maurice Beauchamp, Zénaïde et Domina Beauchamp alias Théo.
2e rangée: Léo et sa femme Yvonne, Paul et Pauline.

Vie à la ferme laitière

Mes souvenirs de la ferme laitière remontent aux années qui suivirent l'arrivée de la famille dans le « New Erin ». Dans les années 1925-26, mon père tirait plus de vaches en hiver parce que la demande pour le lait était plus forte à ce moment-là. Dans ce temps-là, les vaches vêlaient tout au long de l'année. Au début, il vendait le lait dans le New Erin. Ensuite, avec l'acquisition d'une écrémeuse, il se mit à écrémer le lait et à livrer la crème à la crémerie de Sainte-Barbe dans des « cans de huit gallons » que les employés vidaient pour les redonner tout de suite. Par la suite, grâce au chemin de fer, il livra sa crème à la Laiterie J.J. Joubert de Montréal. Les contenants de

30 gallons, avec des poignées de chaque côté, qui avaient remplacé les contenants de huit gallons, étaient apportés au train chaque jour et emportés vers Montréal.

Plus tard, des camions se mirent à ramasser le lait dans des citernes et ce système existe toujours aujourd'hui. »

Les contrebandiers

Dans les années 1800-1842 et après, l'entrée au Canada de sel puis de thé américain et d'alcool de contrebande a permis à plusieurs nouveaux arrivants d'arrondir les fins de mois car cette région frontalière s'y prêtait bien. Robert Sellar le mentionne à diverses reprises dans son livre. Le bureau de douanes de

Figure 7.
La famille de Paul Beauchamp :
De gauche à droite, 1re rangée :
Paul et Agathe.
2e rangée : Sylvain, Joël, Guylaine et Marco.

Dundee fut bâti en 1844. Avant sa construction, certaines routes étaient libres pour le passage des marchandises. Les deux-tiers du thé consommé au Haut-Canada provenait de ce trafic illicite. En hiver, le trafic se faisait par la traverse du Lac Saint-François sur la glace vers le comté de Glengarry, Ontario. Mais revenons au rang Connaught. Il y avait, avant que la prohibition ne soit abolie aux États-Unis le 5 décembre 1933, un contrebandier qui « charriait » (transportait) la boisson de Valleyfield à Malone. Celui-ci possédait sa charrue à neige et il empruntait le « Connaught Road » ou le « New Erin » pour atteindre la frontière. La contrebande assurait donc, de façon bénévole, le déneigement des rangs.

Paul achète une terre

Laissons la parole à Paul, fils de Léo et petit-fils de Domina. « Quand je me suis marié, mon frère Maurice avait repris la ferme paternelle. J'ai donc acheté une terre patentée, terme qui signifie que des lettres accordées par le

gouvernement accordent un privilège à un ou plusieurs particuliers moyennant le paiement d'une patente ! Située dans le Connaught, le rang qui est dos au « New Erin road », elle a 100 arpents. La terre a 1,25 mille de long et on a construit une grange au 2/3 de la terre, vers le rang New Erin. On m'a raconté que cette façon de disposer les bâtiments assure au fermier la proximité pour entreposer ses récoltes et éviter les pertes de temps. Comme l'irrigation a été faite de mains d'hommes, le fossé qui traverse la terre serpente à travers les obstacles (coteau rocailleux, petit boisé, sillons naturels creusés par la nature) J'en ai fait redresser le trajet mais il n'est pas droit. On doit accepter les accidents de parcours et s'en accommoder.

J'ai un boisé avec quelques érables pour faire le sirop. Cependant, je n'ai pas assez d'érables pour l'exploiter avec profit. L'érablière sert surtout aux besoins de la famille.

Quand je suis arrivé, les seuls français étaient M. Robidoux et M. Saint-Onge, arrivé depuis trois générations. Mes autres voisins sont anglais, pour la plupart. Ce sont MM. Todd, Lamb, Ferns, Harrigans, Welland, Sherry. Les relations entre les deux communautés sont bonnes mais on ne se mêle pas. Chacun fait sa religion et va à ses réunions. On se salue, sans plus. Cependant, si on a besoin d'un coup de main, l'aide ne se fait pas attendre. »

La routine de la ferme

Posséder un troupeau de vaches laitières, ça signifie être présent pour faire la traite deux fois par jour, à heures fixes. Avant l'installation des trayeuses automatiques, je me souviens que mon oncle prenait un petit banc et s'asseyait pour tirer les vaches. Il désinfectait le pis et mettait la chaudière pour recueillir le lait. Chaque vache était tirée à la main. J'ai déjà essayé mais ça prenait du doigté et du rythme pour réussir d'une façon rapide, en pressant alternativement deux des trillons à la fois, ceux de gauche et ensuite ceux de droite. Il fallait faire la pression au bon endroit. Mon oncle avait souvent besoin d'un coup de main pour que la traite se fasse en un temps raisonnable et mes cousins aidaient souvent avant de partir pour l'école.

Maintenant, avec les trayeuses automatiques et le système de « pipe-line » acheminant le lait directement dans le réservoir de la laiterie, le travail est plus facile. Ca permet d'avoir plus d'animaux si on achète du « quota » . Depuis que l'industrie laitière est réglementée au Québec, le « quota » permet d'envoyer une quantité prédéterminée pour la transformation. Si on dépasse ce « quota » on a une amende. Le « quota » s'achète par tranche. Si un producteur veut augmenter ses profits, il doit donc débourser certains argents pour en acheter, en plus d'acheter ou de produire d'autres vaches laitières. Mais cet investissement rapporte des dividendes en augmentant la « paye » à long terme.

La routine de la ferme comprend aussi le soignage (nourrir le troupeau), le nettoyage des « stalles », la surveillance des vaches qui sont prêtes à vêler, l'administration de certains médicaments, etc.

La ferme selon les saisons

Avant la fin de l'hiver, les propriétaires d'arbres fruitiers taillent les arbres en profitant de la neige pour rejoindre les branches les plus hautes. Ils conservent les branches coupées pour faire des feux de « bois de pommiers »

qui dégagent une senteur particulière. On abat aussi certains arbres quand c'est nécessaire.

Au printemps, le temps des sucres, pour ceux qui entaillent, permet de produire un sirop d'érable de qualité, vérifié et classé par les inspecteurs du Ministère de l'Agriculture du Québec. Vient ensuite le temps de la réparation des clôtures. On voit aussi à la réparation et à l'entretien des machineries agricoles qui vont servir à passer la herse à roulettes et le « grobber » (herse à dents) avant d'ensemencer les grains et les céréales pour ensuite terminer le travail en passant le rouleau émotteur, touche finale pour bien préparer la récolte. On ajoute aussi divers engrais et fertilisants qui enrichissent la terre.

Les vaches, qui ont passé l'hiver dans la grange, sont « lâchées loose » aussitôt que la température le permet.

Avec l'été arrive le temps des foins. Quelquefois on réussit à faire deux ou même trois récoltes. Ca prend du temps sec après la coupe pour sécher le foin sans qu'il ne moisisse. Si on le met en « balle » trop rapidement, il risque de chauffer et de faire une combustion spontanée dans le « galeteau ». J'ai entendu dire, plusieurs fois, que telle ou telle grange avait passé au feu à cause du foin trop vert qu'on y avait engrangé.

Par la suite, on récolte les grains. C'est la période du battage. Avant l'invention de la « Combined » on avait plusieurs étapes pour y arriver. Le grain était recueilli avec sa tige et transporté sur des « waguines » vers la grange où il était traité pour en enlever le grain. On en faisait ensuite de la moulée pour les animaux. Chaque fermier, pour être rentable, devait produire la nourriture de ses animaux pour l'année entière et c'est encore vrai de nos jours.

Après les récoltes, on fait l'épandage du fumier avant de labourer toutes les terres qui ont été ensemencées au printemps. Pendant que la terre se prépare à affronter l'hiver, les animaux sont rentrés à l'abri, dans la grange. Ils y passeront tout l'hiver.

Avec un troupeau de vaches laitières, on pratique l'insémination artificielle pour satisfaire au contrôle régulier de races croisées. Une bonne bête donne entre 11 000 livres et 16 000 livres de lait par année. Certaines championnes produisent jusqu'à 25 000 livres de lait. Mais, malheur aux « vaches à thé » comme les appelaient nos pères, qui produisent très peu tout en consommant la même quantité de fourrage. Elle finiront rapidement à l'abattoir car le fermier doit veiller à la rentabilité de son entreprise.

La parole est aux femmes

Agathe, fille de Étienne Trépanier et de Simone Déniger raconte comment ils se sont connus. « J'ai rencontré Paul chez un oncle commun des parents, à Saint-Anicet paroisse, qu'on appelait « Lee's Corner ». Après les fréquentations d'usage, on s'est marié à l'église de Saint-Anicet en 1965. On s'est installé sur la ferme dans le Connaught. J'ai eu quatre enfants: Joël, Sylvain Mylène et Marco. En plus d'élever les enfants, d'entretenir la maison et de cuisiner pour six, j'ai toujours eu un grand jardin et je mets les légumes en conserve l'automne. »

Agathe trouve le moyen d'aller donner un coup de main quand il manque un homme. « Ca m'est arrivé à quelques reprises de conduire le tracteur pour faire la récolte du foin. Depuis que Joël a décidé de se consacrer à la ferme, c'est plus facile. »

De la visite des États.

Dans la parenté, du côté de la grand-mère Thibault, ses trois frères et une de ses soeurs sont mariés à des Leclerc. Ils sont déjà venus nous rendre visite dans le Connaught. Ils demeurent à Churubosco, petit village entre Chateauguay et Malone vis-à-vis la municipalité de Franklin au Québec. Ils sont fermiers. D'autres cousins de Rochester dans l'état de New York sont bijoutiers.

Alliance heureuse

Le père de Paul, Léo, est devenu veuf. De son côté, la mère d'Agathe, Simone (fille de Phidelem et Zéphirine Picard) avait aussi perdu son mari. Le grand-père paternel a rencontré la grand-mère maternelle chez Paul, lors d'une réunion de famille. Un lien s'est développé et ils se sont mariés en secondes noces. Les petits Beauchamp ont donc une double parenté avec leurs grands-parents Trépanier-Beauchamp.

Traditions et changements

Parmi les traditions, celle de faire boucherie a été conservée fournissant la viande pour remplir le congélateur. Le fils de Paul, Joël, va succéder à son père. Dans cet univers qui se mondialise, les accords du « GATT » seront supprimés d'ici peu. Les années deux mille s'ouvrent au monde mais ... le rang Connaught fait toujours partie de la municipalité de Godmanchester dans la MRC du Haut-Saint-Laurent. La ferme Beauchamp fournit toujours du lait pour la transformation, élève encore des petits veaux et cultive toujours ses arpents de terre tout en payant sa cotisation annuelle obligatoire à l'Union des Producteurs agricoles (U.P.A.) qui la représente face à tous ces changements. Un article paru dans « Actualité » du 15 décembre 1994, relate les paroles du président de ADM, troisième transformateur mondial de l'industrie alimentaire : « L'alimentation est à l'abri des récessions. Nous sommes une extension de la ferme... et les fermiers sont les seuls êtres indispensables sur terre » . Et ça continue de père en fils, en fils...

Bibliographie

1. Entrevues avec Paul et Agathe Beauchamp, janvier-février 1994.
2. Entrevues avec Simone et Léo Beauchamp, février 1994, 13 février 1996.
3. Saint-Stanislas-de-Kostka, 1859-1984, 125 ans de Vie et d'Histoire.
4. Fascicules sur Ormstown, Huntingdon, Saint-Anicet, Commission scolaire Huntingdon, Enseignement au primaire en histoire.
5. Sellar, Robert, The History of the County of Huntingdon and of the Seignories of Chateauguay & Beauharnois, The Canadian Gleaner, 1888.
6. Carte topographique du bureau d'enregistrement de Huntingdon (figure 1).

Note

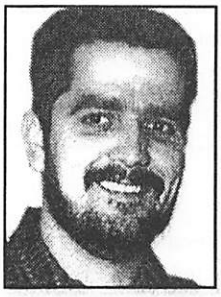
1. Pour plus de détails, Sauvé-Miljour, Huguette, Franklin avant qu'elle ne devienne municipalité, Revue « Au fil du temps », Volume 2, numéro 4, novembre 1993, Société d'histoire et de généalogie de Salaberry.

Titre d'ascendance de la famille Beauchamp

13	**Paul Beauchamp**	Saint-Anicet 01-05-1965	Agathe Trépanier Étienne, Simone Deniger
12	**Léo Beauchamp**	1er mariage Huntingdon 03-05-1941 2e mariage Huntingdon 28-05-1977	 Yvonne Chartrand Joseph, Alexandrine Bergevin Simone Deniger (veuve de Étienne Trépanier) Fidelin, Zéphirine Picard
11	**Théophile-Domina Beauchamp**	Saint-Antoine-Abbé 15-01-1906	 Zénaïde Thibeault William,Herménie Dumas
10	**Ernest Beauchamp**	Saint-Antoine-Abbé 07-05-1883	 Désirée / Marie-Odile Robert Théophile, Aglaé Gervais
9	**Joseph Beauchamp**	Saint-Constant, 01-02-1859	Henriette Dumas Jacques, Henriette Lepage
8	**Joseph Beauchamp**	Boucherville 10-02-1835	Louise Coaillier François, Madeleine Quintin
7	**Joseph-Guillaume**	Varennes 14-10-1811	Apolline Messier Beauchamp Jacques, Marie Provost
6	**Joseph Beauchant**	Varennes 02-10-1786	Marie-des-Anges Martin Jean, Catherine Brien
5	**Joseph Beauchamp**	Varennes 19-10-1761	Marie Girard Pierre, Marie-Thérèse Tétro
4	**Joseph Beauchamp**	Verchères 03-10-1735 Contrat Monarqué 02-10-1735	Louise Martel Raymond, Marie-Anne Trottier
3	**Jean Beauchamp**	Repentigny 19-04-1701	Jeanne Muloin Jean, Marguerite Forget
2	**Jean Beauchamp**	Montréal 23-11-1666	Jeanne Loisel dit LE PETIT BEAUCHAMP Louis, Marguerite Charlot
1	**Michel Beauchamp** De Larochelle, Aunis (Charente-Maritime) France baptisée le 8 avril 1644 à Sainte-Marguerite		Marie Roullet

Gabriel Lenoir dit Rolland

La vie d'un tanneur de Montréal au XVIII[e] siècle



par Sylvain Daignault

Historien, membre de la Société d'histoire et de généalogie de Salaberry

Écrire sur la vie de l'un de ses ancêtres n'est pas tâche facile. Beaucoup de pièges se dressent sur notre passage. Trop souvent, on suit de fausses pistes qui nous égarent. Parfois aussi, on veut tellement idéaliser le personnage qu'on a du mal à demeurer objectif.

L'histoire de Gabriel Lenoir dit Rolland a ceci de particulier qu'elle est intimement liée à celle de la Nouvelle-France, plus précisément à celle de Saint-Henri. Le fait que Saint-Henri s'appelait les Tanneries des Rolland à une certaine époque parle de lui-même. En 1781, six des huit tanneries présentes dans le village Saint-Henri appartenaient à des Rolland[1].

Gabriel Lenoir dit Rolland naît à Lachine le 19 juillet 1688. Fils de François Lenoir dit Rolland – dont l'histoire a retenu ses démêlés, tantôt avec le clergé, tantôt avec la justice – il est le dernier enfant d'une famille qui en compte six.

Fils d'un ancien soldat de Carignan et d'une fille du roi, apprenti puis maître-tanneur, Gabriel Lenoir dit Rolland a, comme nous le verrons, participé pleinement au développement économique de la Nouvelle-France.

La rencontre avec Charles Delaunay

C'est en 1706, à l'âge de 17 ans, que Gabriel est engagé comme apprenti par Charles Delaunay. C'est le début d'une union qui durera quatorze ans.

Charles Delaunay, marchand de son état, avait formé une société avec Gérard Barsalou, tanneur, le 19 avril 1700, devant le notaire Adhémar. En raison des énormes capitaux nécessaires à l'érection d'une tannerie, les unions marchands-tanneurs étaient fréquentes au début du XVIII[e] siècle. Ce contrat, d'une durée de trois ans (soit du 1[er] avril 1700 au 30 septembre 1703) comportait un total de 35 clauses. Ces deux hommes mirent ainsi la main sur une ancienne tannerie qui avait été construite en 1685, pendant le régime de Talon. Talon, lui-même avait vu à l'installation à Québec des fabriques de chaussures et de chapeaux, en plus d'une tannerie et d'une teinturerie. C'est sous son régime que la première tannerie de la Nouvelle-France vit le jour à Pointe-Lévy en 1668. Dès 1671, le tiers des chaussures portées dans la colonie étaient de production locale[2].

La tannerie achetée par le duc Barsalou-Delaunay avait également été dirigée auparavant par un marchand (Jean Dedieu) et un maître-tanneur (Jean Mouchère)[3]. L'emplacement du Coteau Saint-Pierre avait deux principales qualités. Tout d'abord, un ruisseau y coulait – la rivière Saint-Pierre – et il était situé à l'extérieur de la ville, sans en être trop loin. Détail important quand on sait qu'un décret royal obligeait les tanneries à être situées en dehors des villes, surtout à cause des odeurs nauséabondes des produits de tannage.

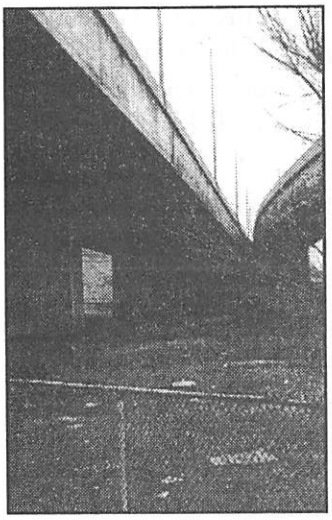
Gabriel Lenoir dit Rolland devint maître-tanneur en 1713. Un an plus tard, il épousera la fille de son associé.

La tannerie au XVIII[e] siècle

Avant de continuer sur la vie de Gabriel, il serait bon d'expliquer en quoi consistait le métier de tanneur au XVII[e] siècle.

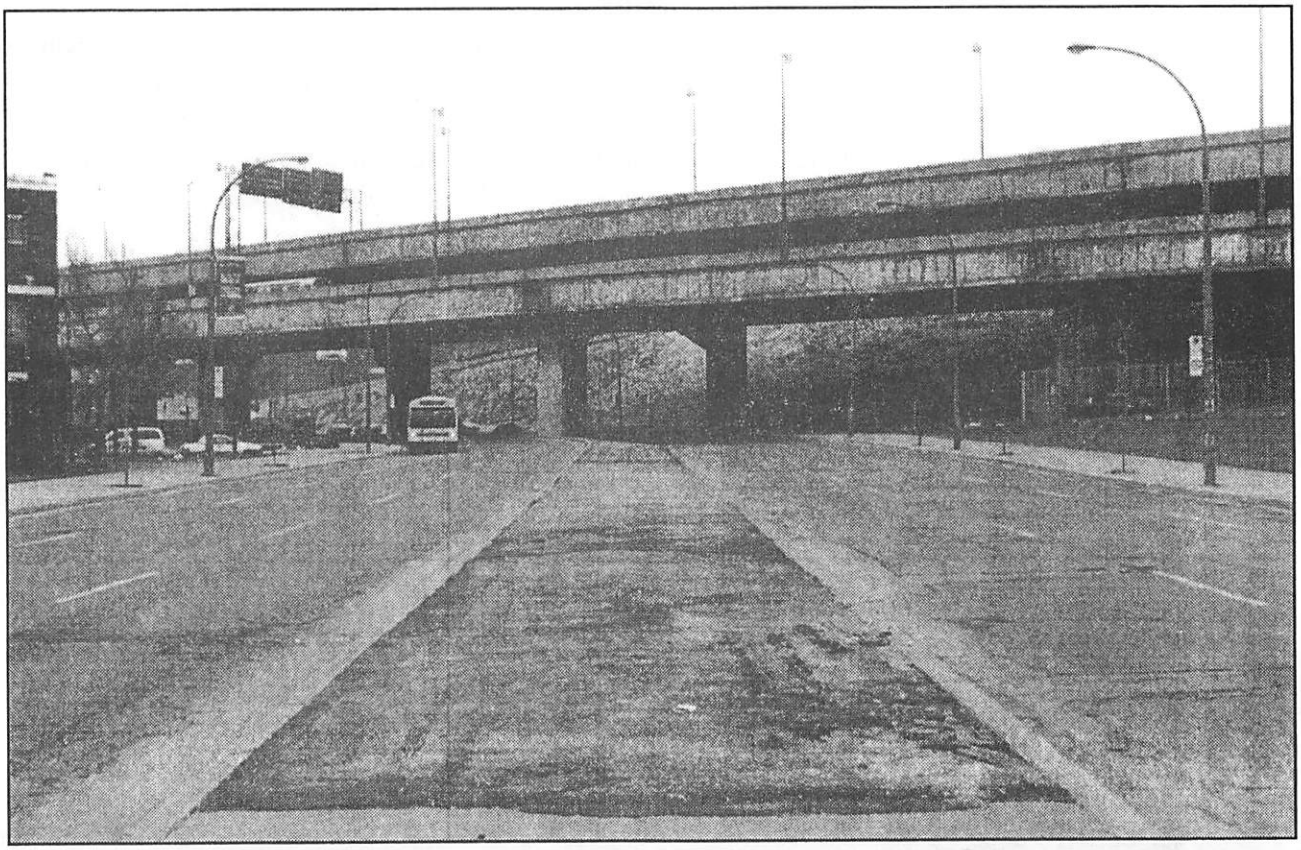
Soulignons d'abord que la tannerie se porte très bien au XVIII[e] siècle. C'est l'un des domaines économiques les plus fleurissants de la Nouvelle-France. Signe de cette vitalité: les mêmes familles conservent pendant plusieurs générations les entreprises familiales.

Rue Saint-Jacques,
près de l'autoroute Métropolitaine.



Datant du début du Moyen-Âge, l'industrie de la tannerie était, en Europe, un domaine très hiérarchisé. Un apprenti, s'il était bon, devenait compagnon pour ensuite devenir maître-tanneur à son tour et enseigner ainsi son art à une autre personne. Chaque étape du tannage avait ses artisans propres, spécialement formés à cette tâche spécifique. Il était donc encore normal au XVII[e] siècle qu'une personne soit engagée comme apprenti.

Mais contrairement à ce qui se passait en Europe, le monde de la tannerie était, en Nouvelle-France, moins rigide, moins structuré. En raison du manque de main-d'oeuvre, deux métiers seulement s'articulaient vraiment autour de la tannerie: tanneur, c'est-à-dire celui qui transforme les peaux en cuir, et cordonnier, celui qui transforme le cuir en objets utiles comme des



bottes ou des souliers. Plus tard viendra s'ajouter le métier de sellier, pour les harnais et les selles.

La journée du tanneur était longue et ardue. Les risques d'accidents de travail étaient aussi très élevés.

Le tannage consiste principalement à enlever toute peau et graisse naturelle qu'une peau contient, de même qu'à compacter ses tissus et renforcer les fibres. Voyons ensemble les principales opérations qu'il se devait de faire quotidiennement.

Tout d'abord, le tanneur racle les peaux, enlève les lambeaux inutiles et les nettoient jusqu'à ce que l'eau de lavage reste limpide. On trempe ensuite, parfois durant plusieurs mois, les peaux dans une solution appelée tanin. La qualité de la peau est le principal facteur qui décide de la durée du trempage. Au début, cette solution sera à base d'eau et d'écorce de pruche pulvérisée. Plus tard, plusieurs produits, tantôt chimiques, tantôt naturels, la chaux entre autres, viendront s'ajouter. Après cette étape, le cuir ainsi obtenu est imputrescible mais très rigide. Pour confectionner des bottes, des vêtements ou des selles, il faut l'assouplir en le passant à l'huile de marsouin, de baleine ou de morue, en le battant, le foulant et l'étirant.

Comme nous l'avons vu, c'est comme apprenti que Gabriel commence son apprentissage. Le plus souvent logé et nourri, l'apprenti se devait d'apprendre vite et bien toutes les subtilités reliées à son domaine.

Ce n'est qu'avec la révolution industrielle du XVIII^{e} siècle que ce mode de transmission des connaissances disparu. Toutefois, des industriels soucieux de leurs profits, continuèrent encore longtemps à engager des «apprentis» qui n'avaient d'apprenti que le nom. On ne les payaient pas, ou si peu, prétextant qu'ils étaient en période d'apprentissage. Pourtant, les «apprentis» étaient devenus des employés, sans grand espoir d'avancement.

Au risque de payer des amendes, les bouchers devaient vendre leurs peaux aux tanneurs. Il leur était interdit de traiter eux-mêmes ces peaux. De même, il était interdit aux tanneurs de transformer le cuir en articles de consommation courante. Ils devaient plutôt les vendre aux cordonniers et aux selliers.

Outre la peau de boeuf, de vache et de veau, les tanneurs traitaient aussi à l'occasion des produits locaux tels de l'orignal, du chevreuil, du marsouin et même du loup marin.

La famille

Le 15 avril 1714, à Montréal, Gabriel, qui a 26 ans, épouse Marie-Josèphe Delaunay, de neuf ans sa cadette. Encore une fois, Gabriel est le reflet de son époque. Comme le mentionne Louise Dechêne dans «Habitants et marchands de Montréal», les gens des métier entretenaient entre eux des relations très étroites, tantôt par le biais d'apprentissages, tantôt par des mariages[4]. D'ailleurs, les enfants de Gabriel et de Marie-Josèphe ne feront pas exception. Ils épouseront tous plus tard des gens reliés de près ou de loin aux métiers du cuir. Le couple aura 15 enfants (neuf garçons et six filles).

Le 1er avril 1715, leur premier enfant, Claude, naît. Dix-neuf mois plus tard, soit le 30 novembre 1716, Marie-Anne vient s'ajouter. Hélas, elle décédera seulement 26 mois plus tard, le 22 mai 1717. À peine douze jours plus tôt, Gabriel avait perdu son père, François, décédé à l'Hôtel-Dieu de Montréal à l'âge de 75 ans.

La même année, soit le 4 juillet 1717, Gabriel renonce au douaire maternel, ce qui laisse deviner que sa mère aussi est décédée. En raison des nombreuses créances qui accompagnent son héritage de douze mille livres, Gabriel est contraint par la force des choses d'y renoncer.

Un an plus tard, le 1er mai 1718, Jean-Baptiste vient joindre les rangs de la petite famille. Puis Marie-Josèphe, le 18 mars 1720 et Marie-Marguerite, le 3 avril 1722. Mais la mort vient réclamer son lot en 1723. Cette année-là, en effet, Jean-Baptiste et Marie-Marguerite meurent à environ trois semaines d'intervalle. Le garçon a cinq ans et trois mois et la fillette, l6 mois à peine. Même si la mortalité infantile était chose courante à cette époque, on peut quand même accorder quelques larmes aux jeunes parents. Le 1er janvier 1724, Marie-Louise vient s'ajouter à la famille, mais hélas, pour une brève période. Elle s'éteint le 12 novembre de la même année.

Qu'il y a-t-il eu au cours de cette période? Pourquoi Gabriel et Marie-Josèphe ont-ils perdu trois enfants en 15 mois? Quand on sait qu'à cette époque plusieurs épidémies (rougeole, dysenterie, coqueluche, variole, etc.) frappent la jeune colonie, on est porté à regarder de ce côté. 1723 fut une année marquée par une épidémie de variole. Jean-Baptiste, Marie-Marguerite et Marie-Louise ont-ils succombés des suites de cette épidémie? On peut peut-être considérer cette possibilité.

Mais la vie continue. Louis-Gabriel voit le jour le 2 octobre 1725. Vient ensuite Charles, le 23 janvier 1728. La même année, le 9 novembre, Marie-Josephte donna naissance à Nicolas. Puis, le 10 octobre 1730, un autre garçon vient s'ajouter à la famille, François. Et encore un autre le 2 novembre 1732. Hélas, la mort est gourmande et réclame une autre vie. Le 13 mars 1733, alors qu'il n'est âgé que de deux ans et cinq mois, François meurt. Soulignons qu'une autre épidémie de variole, très importante celle-là, toucha la colonie cette année-là. En effet, 900 personnes, à Trois-Rivières et Montréal, succombèrent cette année-là, victimes de la variole[5]. À Montréal seulement, en février et mars de cette année, 259 décès furent attribués à la variole[6].

Suivront ensuite Pierre, le 18 mai 1734 et Marie-Claire, le 11 juillet 1736. Puis, le 12 février 1739, Marie-Josèphe donne naissance à une autre petite fille. Hélas, elle est aussitôt ondoyée. Finalement, alors qu'elle est âgée de 43 ans et onze mois, Marie-Josèphe donne naissance à son dernier enfant, Jacques-Philippe, le 10 mars 1741.

C'est dire qu'en 26 ans, Marie-Josephte aura donné naissance à 15 enfants, c'est-à-dire une moyenne d'un enfant tous les 21 mois.

La reproduction sociale

On sait que trois enfants du couple Lenoir dit Rolland – Delaunay suivirent les traces de leur père. Louis-Gabriel, Nicolas et Pierre exercèrent tous le métier de tanneur. C'est d'ailleurs Louis-Gabriel qui prit en main l'entreprise familiale à la mort de son père. Ses enfants se marièrent et furent tanneur, ou cordonnier ou sellier. Il en va de même pour leurs enfants à eux. Marie-Josèphe, pour sa part, épousa un tanneur du nom de Joseph Barré. En fait, les Lenoir dit Rolland oeuvreront dans ce domaine, tantôt comme tanneur, tantôt comme cordonnier ou sellier, jusqu'au milieu du XIXe siècle.

Conclusion

Aujourd'hui, les vestiges du village des tanneries à Saint-Henri croupissent sous les tonnes de béton qui constituent l'autoroute métropolitaine, construite en 1967. Depuis plusieurs années, la Société historique de Saint-Henri tente en vain de convaincre les différents paliers gouvernementaux de procéder à des fouilles archéologiques à cet endroit. Mais en cette période de compressions budgétaires, de fermeture d'hôpitaux et de chômage chronique, l'Histoire n'a qu'un très faible poids dans la machine économique. Tout le monde se lance la balle. Le ministère des transports, la Ville de Montréal et le ministère du patrimoine ne s'entendent pas sur la pertinence d'approfondir les recherches. Parions que si des rumeurs couraient à l'effet que Gabriel Lenoir dit Rolland ait caché un trésor dans sa tannerie, les oreilles réceptives seraient beaucoup plus nombreuses.

Mais Gabriel n'a pas caché de trésor dans sa tannerie. Il n'était ni un héros, ni un symbole de son époque. Il était simplement un homme, témoin de son époque, qui, comme nous tous, gagnait sa vie du mieux qu'il le pouvait. L'Histoire c'est aussi cela. Certains ont malheureusement tendance à l'oublier.

Chronologie de la vie de Gabriel Lenoir dit Rolland et de Marie-Josèphe Delaunay jumelée à l'histoire de Montréal (1688-1780)

1688 20 juillet: Naissance de Gabriel Lenoir dit Rolland

1689 Massacre et incendie de Lachine dans la nuit du 4 au 5 août.

1692 Début de la construction de l'hospice des frères Charron sur la pointe à Callière.

1695 24 février: Incendie de l'Hôtel-Dieu.

1697 20 avril: Naissance de Marie-Josèphe Delaunay.

1699 28 mai: Le marquis Philippe de Rigaud de Vaudreuil est nommé gouverneur de Montréal.

1700 Dollier de Casson entreprend le creusage d'un canal permettant d'éviter les rapides de Lachine.

1701 4 août: Signature de la paix de Montréal.

1704 15 mai: Claude de Ramezay est nommé gouverneur de Montréal.

1706 Construction de l'église des récollets, rue Notre-Dame (démolie en 1867).

Gabriel est engagé comme apprenti par Charles Delaunay, tanneur.

1714 Montréal compte 25 métiers pour fabriquer la toile et les étoffes laine.

1715 1er avril: Naissance de Claude.

1716 30 novembre: Naissance de Marie-Anne.

1717 Fondation d'une Bourse du commerce.

6 mai: Décès à l'Hôtel-Dieu de Montréal de François Lenoir dit Rolland, père de Gabriel.

22 mai: Décès de Marie-Anne à l'âge de deux ans et deux mois.

4 juillet: Gabriel renonce avec option au douaire de sa mère, Madeleine Charbonnier dite Seigneur.

1718 1er mai: Naissance de Jean-Baptiste.

1720 Gabriel s'installe à son compte.

18 mars: Naissance de Marie-Josèphe.

1721 Service postal régulier entre Québec et Montréal.

19 juin: Le feu détruit 171 maisons, magasins et autres bâtiments, dont l'hôtel-Dieu.

1722 3 avril: Naissance de Marie-Marguerite.

1723 24 août: Décès de Jean-Baptiste à l'âge de cinq ans et trois mois.

16 septembre: Décès de Marie-Marguerite à l'âge d'un an et cinq mois.

1724 1er janvier: Naissance de Marie-Louise.

9 septembre: Charles Le Moyne de Longueuil est le premier Canadien à devenir gouverneur de Montréal.

12 novembre: Décès de Marie-Louise à l'âge de 10 mois.

1725 2 octobre: Naissance de Louis-Gabriel.

1728 23 janvier: Naissance de Charles.

1729 9 novembre: Naissance de Nicolas.

1730 16 juin: Jean Bouillet de La Chassaigne est nommé gouverneur de Montréal.

Les chapeliers Huppé et Chauffour commencent à fabriquer des chapeaux de castor.

10 octobre: Naissance de François.

1732 6 septembre: Un tremblement de terre endommage 300 maisons.

2 novembre: Naissance de Jean-Baptiste.

1733 13 mars: Décès de François, à l'âge de deux ans, cinq mois.

1er avril: Josué Dubois Berthelot de Beaucours est nommé gouverneur de Montréal.

1734 10 avril: Incendie criminel de l'Hôtel-Dieu et de 46 maisons. La coupable, une esclave noire, est exécutée.

18 mai: Naissance de Pierre.

1735 Ouverture du chemin du Roi, entre Québec et Montréal. Vers 1735, on refait les fortifications en pierre; les habitants sont taxés.

1736 11 juillet: Naissance de Marie-Claire.

1737 Fondation des soeurs grises par Marguerite d'Youville.

1739 12 février: Naissance de Marie-Madeleine. Elle est ondoyée immédiatement après.

1741 10 mars: Naissance de Jacques-Philippe.

1745 10 mars: Décès de Claude, à l'âge de 30 ans.

1747 L'hospice des frères Charron devient l'Hôpital général.

1749 15 février: Charles Le Moyne de Longueuil fils est nommé gouverneur de Montréal.

Début de la construction de l'église du Sault-au-Récollet.

Visite du botaniste suédois Pehr Kalm.

1751 2 janvier: Décès de Gabriel Lenoir dit Rolland à l'âge de 62 ans.

1754 Incendie de la chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours et des maisons voisines.

1757 1er mai; François-Pierre de Rigaud de Vaudreuil est nommé gouverneur de Montréal.

1760 9 septembre: Le gouverneur de la Nouvelle-France, Pierre de Rigaud de Cavagnial, marquis de Vaudreuil, signe la capitulation de la colonie; les troupes britanniques entrent dans la ville.

1780 25 août: Décès de Marie-Josèphe Delaunay à l'âge de 83 ans.

Source

1. Landry, Yves, dir., **«Pour le Christ et le Roi. La vie au temps des premiers Montréalais»,** Montréal, Libre Expression / Art Global, 1992, 320 p.

Notes

1. Lauzon, Gilles et Lucie Ruelland, **«1875 / Saint-Henri»,** Montréal, Société historique de Saint-Henri, 1985, p. 4.
2. Bilodeau Rosario, Robert Comeau et al., **«Histoires des Canadas»,** LaSalle, Hurtubise HMH, 1978, p. 161.
3. Lafleur, Guylaine, **«Rapport sur le potentiel archéologique des Tanneries de Saint-Henri»,** Montréal, S.H.S.H., 1989, p. 11.
4. Dechêne, Louise, **«Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle»,** Montréal, Les Éditions du Boréal, 1988, p. 396.
5. Landry, Yves, dir., **«Pour le Christ et le Roi. La vie au temps des premiers Montréalais»,** Montréal, Libre Expression / Art Global, 1992, p. 227.
6. Bates, Réal, **«Des maux venus d'ailleurs»,** dans Yves Landry, dir. **«Pour le Christ et le Roi. La vie au temps des premiers Montréalais»,** Montréal, Libre Expression / Art Global, 1992, p. 146.

Bibliographie

1. Bilodeau, Rosario, Robert Comeau et al., **«Histoires des Canadas»,** Lasalle, Hurtubise HMH, 1978, 609 p.
2. Dechêne, Louise, **«Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle»,** Montréal, Les Éditions Boréal, 1988, 528 p.
3. Lafleur, Guylaine, **«Rapport sur le potentiel archéologique des Tanneries de Saint-Henri»,** Montréal, Libre Expression / Art Global, 1992, 320 p.
4. Lauzon, Gilles et Lucie Ruelland, **«1875 / Saint-Henri»,** Montréal, Société historique de Saint-Henri, 1985, 23 p.
5. A.N.Q.M., Minutier du notaire Le Pailleur, n° 2668.

Le coin des chercheurs

Erratum...

Dans le répertoire des mariages de Salaberry-de-Valleyfield :

Au numéro 6 098, page 279, nous devrons lire Isaïe veuf de Virginie **SAUVE**, et Séraphin **CLÉMENT** époux de Desanges **BRUYÈRE.**

Au numéro 6 085, page 278, Louis **LALANDE** et Marie **LEFEBVRE** et non LEBEUF.

Au numéro 6 065, page 277, François **LALANDE** époux de Josephte **LEDUC** et non Marie Louise **POIRIER,** et Michel **POIRIER** époux d'Alphonsine **MAJOR** et non **MAJEAU.**

Au numéro 5 527, page 253, Eugène **JALBERT** et Alexina **SAMSON** et non Mariette **SAMSON.**

Dans le répertoire du comté de Soulanges, page 36, les parents de Roger **BIRON** sont Napoléon **BIRON** et Léontine **BOURBONNAIS** et non **CHARLEBOIS.** Membre 1.

par Marie-Jeanne Clairmont

Directrice au conseil d'administration de la Société d'histoire et de généalogie de Salaberry et responsable de « Jasons généalogie ».

Cette chronique a pour but de permettre à chacun de faire partager leurs découvertes et/ou les erreurs constatées dans leurs recherches généalogiques.

Un nouveau drapeau pour la Garde Champlain

De nouvelles couleurs, de nouveaux défis !

par Francine McSween

Membre de la Société d'histoire et de généalogie de Salaberry.

La venue à Salaberry-de-Valleyfield de la Fédération catholique des Gardes indépendantes du Canada pour leur douzième convention annuelle fut-elle à l'origine d'un nouveau drapeau ? Coïncidence ou pas, le 4 août 1933, M. le vicaire Béland, aumônier de la Garde Champlain, bénissait le nouveau drapeau. Voici en quels termes M. l'Aumônier expliquait les différents symboles apparaissant sur le drapeau. Je le cite :

> *En haut, nous voyons LE CLAIRON qui sonne l'appel aux jeunes de bonne volonté; plus loin, LA CROIX nous montre que nous devons être de bons chrétiens fervents, en étant de bons chrétiens, nous sommes portés à étudier les choses spirituelles et temporelles; LE LIVRE représente l'étude et la lecture. Au bas, LA BALLE MOLLE, LE BÂTON et LE GOURET nous représentent les jeux, moyens très bons pour développer le physique comme la lecture est bonne pour l'esprit. Après la lecture, le jeu, bons chrétiens, nous sommes alors parfaits pour être MILITAIRE; c'est le soldat dévoué et constant que représentent LES ÉPÉES. Les feuilles qui entourent ce sceau représentent les vieux membres, les membres honoraires et associés qui sont là pour encourager les jeunes dans leur devoir et les empêcher de s'éloigner du droit chemin. Au bas, il y a la devise « Fais ce que dois ».*

Figure 1.
Drapeau sur la page couverture du quarantième anniversaire de la Garde.

Après la bénédiction, la Garde parcourt les rues de la ville pour montrer fièrement ce nouveau drapeau (voir figure 1).

Nous avons toujours l'impression d'inventer de nouveaux slogans, d'innover dans le domaine de la publicité mais, déjà en 1934, à la Garde Champlain, un comité « achat chez nous » existait. À la demande de la Société Saint-Jean-Baptiste, deux marchands étaient choisis comme membres de ce comité: il s'agissait de messieurs A. Demers et de J. Primeau.

Parler de la Garde Champlain, c'est aussi parler de son Cercle d'étude Hébert[1]. Tous ceux qui en ont fait partie en sont très fiers car c'était le meilleur tremplin pour les préparer à affronter les nouveaux défis qu'imposent une société en plein essor. En effet, par le biais du Cercle, nombre de jeunes hommes de la région furent initiés aux activités sociales, économiques et culturelles.

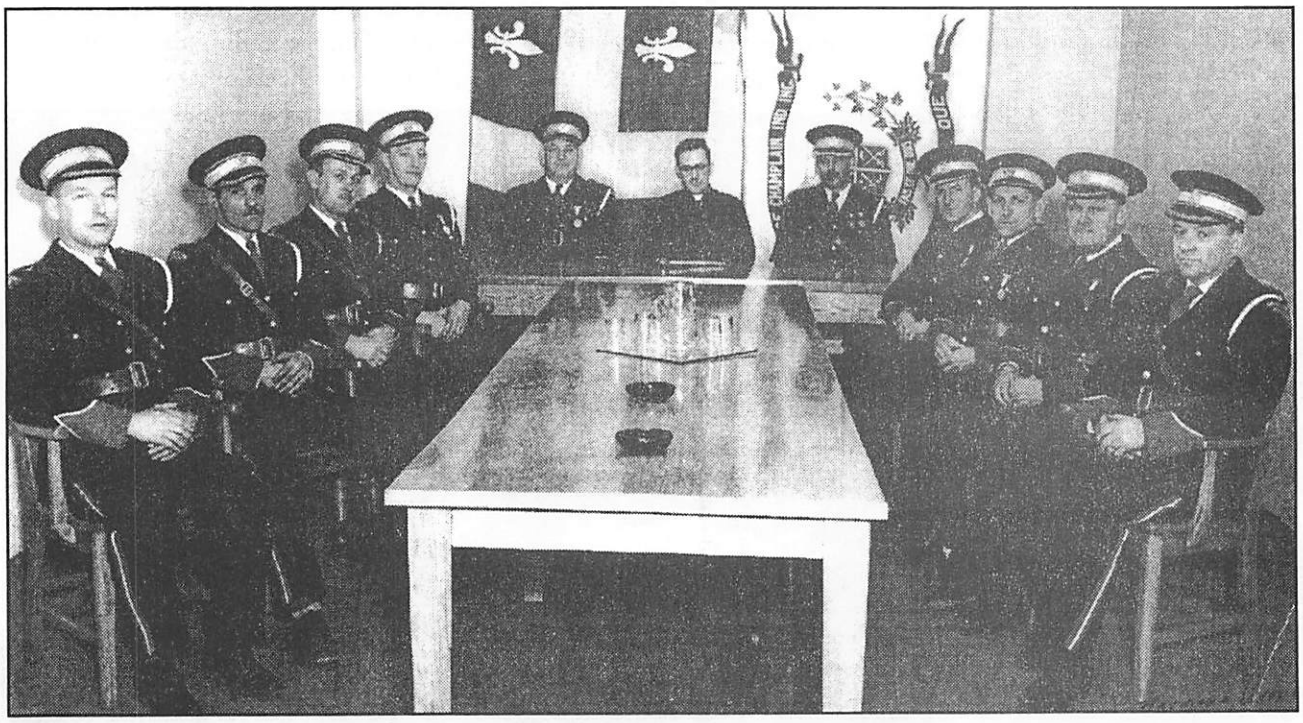
Le Cercle Hébert a permis « aux gens du quartier Nord » de faire entendre leur voix. C'est souvent grâce au Cercle que de nombreux projets initiés par les gens de ce quartier furent propulsés sur la scène municipale, autant au plan politique que social. Qu'il s'agisse de la fondation de la Caisse Populaire Sacré-Coeur, du pont blanc enjambant le canal à la hauteur de la rue Des Érables, des facteurs et de bien d'autres réalisations, le Cercle fut un promoteur au service de ses concitoyens.

J'aimerais ouvrir une petite parenthèse au sujet de l'une de ces réalisations. Aux dires de plusieurs gens, le pont blanc ne devait pas être construit à l'endroit actuel mais des intérêts particuliers en ont fait changer la trajectoire. En fait, il devait être le prolongement de la rue Saint-Charles, traversant la rue Victoria pour rejoindre la rue Salaberry à la hauteur du cimetière. Mais le

50 ans de service de M. Roland Daigneault
Au premier plan : M. et M^me^ Roland Daigneault. De gauche à droite, M. Georges-Émile Saint-Onge, M. Serge Marcil, député au provincial, M. Laurent Lavigne, député au fédéral, M. Gaétan Rousse, maire de Salaberry-de-Valleyfield et M. Georges Carpentier

conseil municipal de l'époque en décida autrement car, paraît-il, le terrain donnant sur la rue Hébert en face du pont actuel appartenait à l'un des élus!!

Ça bouge au sein de la Garde Champlain. On a le coeur à l'ouvrage et les idées sont en effervescence. Le 16 septembre 1934, un nouveau comité voit le jour; il s'agit du comité pour l'Armistice. Le président de la Garde, monsieur Georges Poirier est nommé sur le comité. Il est proposé à la première réunion que, si on élève un monument à la mémoire des morts de la guerre 1914-1918, le nom de la Garde soit gravé sur le monument comme instigateur du dit monument. Quatre ans plus tard, soit le 30 mars 1938, monsieur L. Émond leur annonçait qu'il était impossible de faire graver le nom de la Garde Champlain sur le monument mais qu'il était possible de le marquer dans une pierre angulaire. Si vous regardez le cénotaphe érigé devant le palais de justice de la ville, rue Jacques-Cartier, nous n'apercevons nulle part cette pierre gravée. On oublie parfois de se souvenir...

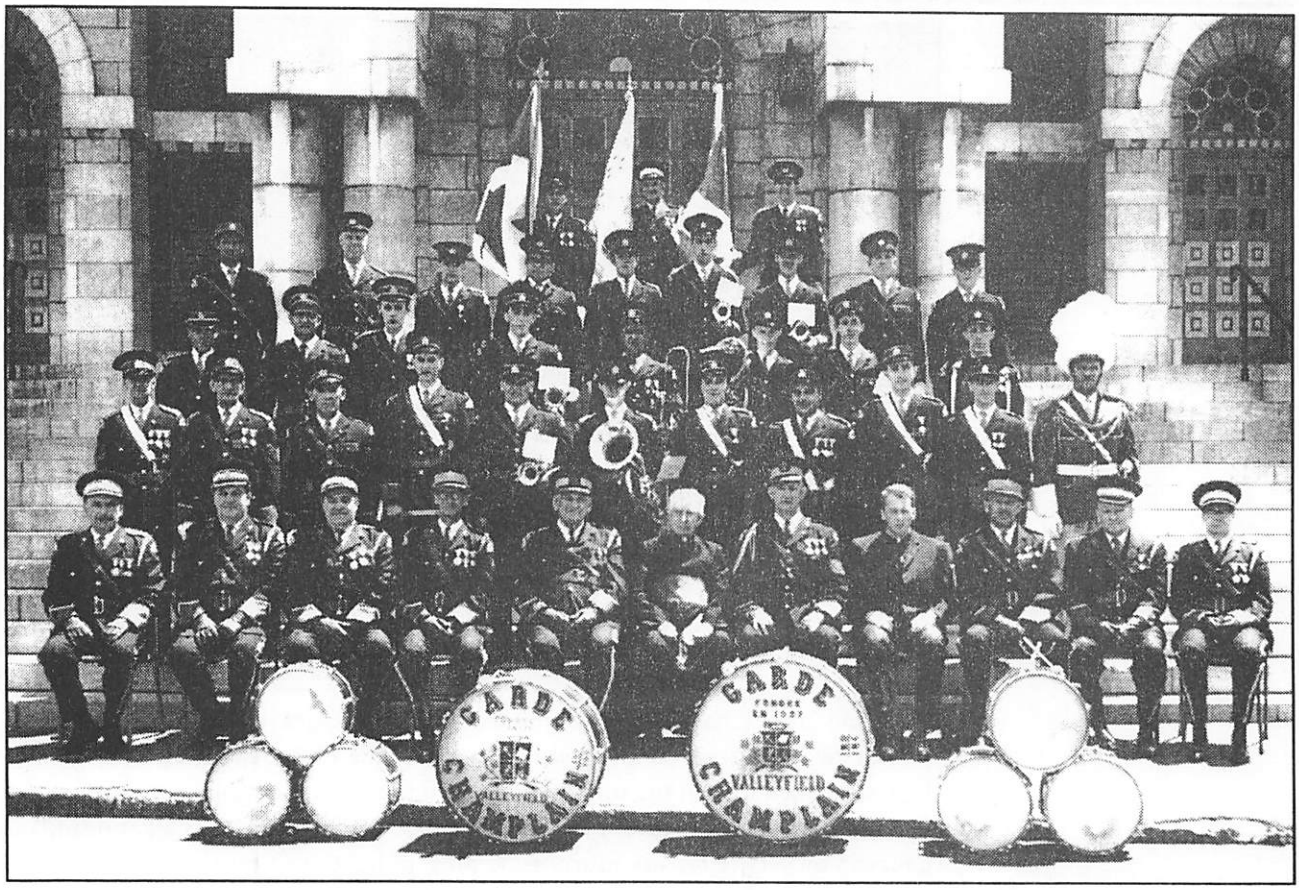


La Garde Champlain a toujours eu un comité des jeux très actif. Les jeunes de Salaberry-de-Valleyfield ont pu largement en bénéficier dans les ligues de hockey bien organisées, dans les ligues de balle-molle, au bowling, à la crosse, au ballon-panier, à la balle au camp, au club de tennis à l'anneau, à la course à bicyclette ou aux tournois de ping-pong, et j'en passe.

Pour la réalisation et le financement de ces activités, pour l'achat de costumes et d'instruments de musique, la Garde organise des tombolas, des tirages (rafles de dindes, bicyclettes), des parties de cartes, des bingos, des bouillottes (viandes bouillies avec légumes; les viandes entrant dans sa composition sont le boeuf, le lard ou porc et le poisson, de préférence le maillé ou petit esturgeon jaune).

Les revenus nets de ces différentes organisations sont remis au trésorier. En 1965, il y eut un comité féminin qui ne dura que le temps de la préparation des fêtes du quarantième anniversaire. Le commandant de la Garde Champlain depuis 1956 est le lieutenant colonel Georges-Émile Saint-Onge. Le commandant second est le major J.-C. Larocque, le président de la Garde est le major Aimé Larocque. Faisant également partie de l'état-major en plus du président Larocque, le major René Tanguay, le tambour-major Louis Beaudoin, le capitaine Jean-Guy Tanguay en charge du cor de la fanfare, le capitaine-ambulancier Gaston Préjent, le lieutenant Noël Proulx, le lieutenant porte-drapeau Claude Rodrigue, le lieutenant quartier-maître Laurent Gilbert, le lieutenant Louis Haineault, le capitaine Roland Lalonde responsable de la chorale, le lieutenant Noël Lalonde ainsi que le lieutenant Henri Préjeant Les membres du conseil sont élus pour deux ans et les élections se font en assemblée générale. Les membres du conseil actuel sont:

- Aimé Lavoie, président
- Laurent Therrien, vice-président
- Jean-Guy Tanguay, trésorier
- Réal Moyen, assistant-trésorier
- Frédéric Duplessis, secrétaire



- Claude Rodrigue à la correspondance
- Georges Carpentier, ex-président
- et Georges-Émile Saint-Onge qui fait partie du conseil mais qui ne vient pas en élection.

Aujourd'hui, après 69 ans d'existence, des jeunes et des moins jeunes en font encore partie. La Garde Champlain est toujours aussi dynamique et aussi présente dans son milieu. Elle participe à de nombreuses activités comme les parades, l'assistance aux mariages et aux funérailles des membres ainsi qu'à des voyages organisés.

Un gros merci à monsieur Georges-Émile Saint-Onge pour la documentation qu'il a bien voulu me prêter et pour l'entrevue qu'il m'a accordée.

Source

1. Programme souvenir du quarantième anniversaire de fondation.
2. Résumé des minutes de la Garde Champlain.
3. Livre des règlements.

Note

1. Pour en savoir plus sur le Cercle Hébert et son aumônier, voir « Au fil du temps », Volume 1, nº 2, juin 1992, pp.42-44. Fondation de la paroisse Sacré-Coeur de Jésus, Danièle Charland.

Titre d'ascendance de Monsieur Denis Lapointe, maire de Salaberry-de-Valleyfield.

par Marie-Jeanne Clairmont

Directrice au conseil d'administration de la Société d'histoire et de généalogie de Salaberry et responsable de « Jasons généalogie ».

Date et lieu du mariage	Épouse	Parents de l'épouse
Denis Lapointe	**Première génération**	
5-03-1977	Lise Campeau	Jean-Claude/Lucienne Godbout
Saint-Augustin, Salaberry-de-Valleyfield		
Eugène Lapointe	**Deuxième génération**	
24-06-1946	Hélène Aubin	Napoléon/Blanche Perron
Notre-Dame-de-Bellerive, Salaberry-de-Valleyfield		
Florian Lapointe	**Troisième génération**	
19-11-1894	Auréa Toutain-Toutant	Thomas/Émilie Rivard
Lewiston, Maine		
Grégoire Lapointe	**Quatrième génération**	
19-01-1848	Henriette Dumont	Pierre/Josephte Chassé
Saint-André Kamouraska		
Isaac Audet-Lapointe	**Cinquième génération**	
3-11-1817	Félicité Boivin	Louis/Félicité Tremblay
Île-aux-Coudes		
Joseph Audet-Lapointe	**Sixième génération**	
7-11-1791	Félicité Bouchard	Claude/Geneviève Dégagné
Île-aux-Coudes		
Barthélemi Audet	**Septième génération**	
2-02-1765	Madeleine Tremblay	Louis/Brigitte Fortin
Île-aux-Coudes		
Joseph Audet	**Huitième génération**	
22-02-1740	M.-Anne Terrien	Barthélémy/Marguerite Fontaine
Saint-Jean, Île d'Orléans		
Pierre Audet	**Neuvième génération**	
3-02-1668	Marie Dumas	François/Marguerite Foy
Saint-Jean, Île d'Orléans		
Nicolas Audet	**Dixième génération**	
15-11-1670	Madeleine Després	François/Magdeleine Le Grand
Sainte-Famille, Île d'Orléans		
Innocent Audet dit Lapointe	**Onzième génération**	
	Vincente Reine	
Saint-Pierre de Maillé, diocèse de Poitiers en Poitou, France.		

Le pasteur Walter Roach

Au service des immigrants anglais et écossais de Beauharnois

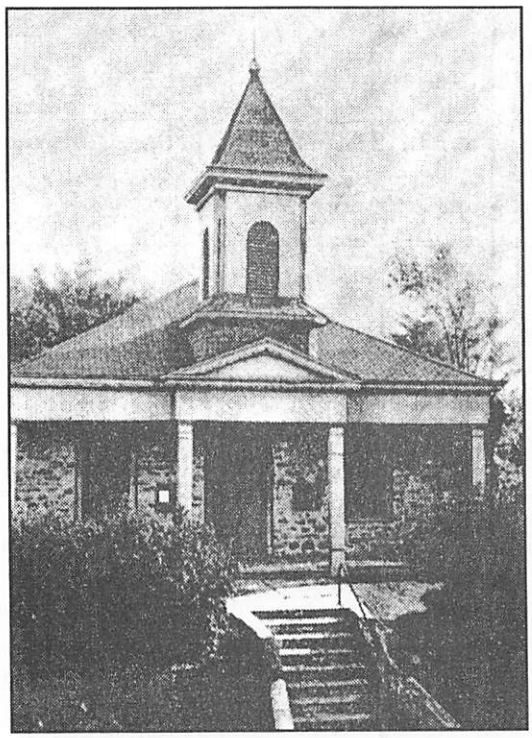
par Yvon Julien

Historien. Membre de la Société d'histoire et de généalogie de Salaberry.

L'achat de la Seigneurie de Beauharnois par Alexandre Ellice, le 30 juillet 1795, fit naître l'établissement de colons immigrants anglais et écossais à Beauharnois et dans toute la Seigneurie. Au recensement de 1831, Beauharnois possède une population de 1 901 personnes dont 1 800 catholiques et 101 protestants. À cette époque, l'élément anglais et protestant prédominait par son influence et non par le nombre à Beauharnois. Beauharnois était un village presqu'entièrement écossais. Jusqu'en 1847, les procès-verbaux de la municipalité furent mêmes rédigés en anglais.

Les protestants de Beauharnois réclamaient depuis quelques années des services religieux. Ce n'est que le 2 juillet 1833 qu'arriva à Beauharnois le Révérend Walter Roach afin de desservir la communauté protestante presbytérienne. M. Roach était mandaté à la suite d'une pétition qu'avaient fait parvenir les résidants de la région aux autorités presbytériennes de Québec. À son arrivée à Beauharnois, le nouveau pasteur y trouvait 18 familles protestantes. Walter Roach était né à Edimbourg, en Écosse, le 24 septembre 1806. Son père occupait le métier de relieur dans cette ville et le jeune Walter aida son père à opérer son commerce avant d'entreprendre des études à l'université de sa ville natale, où il obtint son permis de pasteur en 1832.

N'ayant pas d'ouverture pour ce ministère en Écosse, il s'embarqua pour le Canada au début de l'été 1833. Après avoir visité le village de Beauharnois et avoir prêché pendant quelques semaines, il accepta d'y demeurer sous les instances de l'agent de la Seigneurie, Lawrence George Brown. Il fut définitivement nommé pasteur de cette communauté de Beauharnois, le 1er décembre 1833, ayant été ordonné à Québec, le 21 novembre précédent. Il devait également desservir la communauté presbytérienne de Châteauguay. M. Roach était très engagé dans le travail entrepris auprès de ses ouailles. Il se donnait entièrement à sa charge et à son troupeau. Le premier « Lord's Supper » eut lieu dans une grange, propriété du seigneur Ellice, le 22 juin 1834 et 94 communions furent distribuées.



L'église presbytérienne St.Edward.

Au printemps de 1834, on commença les travaux de

En 1849, en l'église presbytérienne St.Edward, le paster Walter Roach. Pris d'un mal soudain, au milieu de son service, il mourut quelques heures plus tard.
Illustration de Denyse B. Touchette.

construction de l'église presbytérienne. Cette église existe toujours à Beauharnois sur la rue Saint-Georges. Le seigneur Ellice avait lui-même défrayé tous les frais de construction de cet édifice dont on disait, qu'il était « la plus belle église protestante de la province en dehors de Montréal ». Elle était ouverte au culte, le 15 mars 1835. Quand le seigneur Ellice vendit sa Seigneurie, il fit don de cette église à la communauté presbytérienne de Beauharnois.

Le Révérend Roach tenait régulièrement un « Sabbath School » dans sa maison de Beauharnois et également il se rendait à Châteauguay pour la même raison à tous les deux dimanches. À Beauharnois, il avait réussi à mettre sur pied une bibliothèque qui devint très populaire et très fréquentée. Les protestants appréciaient beaucoup les services de leur pasteur et l'aidaient de toutes sortes de manières afin de lui faciliter la tâche.

En novembre 1838, M. Roach se trouvait à Châteauguay pour y donner le service religieux, dans la maison de M. John Holmes, il. fut fait prisonnier lors de l'invasion des Patriotes dans ce village. En plus de prêcher aux membres des communautés de Beauharnois et Châteauguay, M. Roach dut également desservir les immigrants écossais qui vinrent s'établir à Saint-Louis-de-Gonzague. En 1842, la Seigneurie, passée en d'autres mains, faisait don d'un terrain de 50 âcres aux résidents de cet endroit afin d'y réaliser la construction d'une église, dont dépendaient environ 50 familles. En 1843, il abandonna Châteauguay car plusieurs scissions eurent lieu à ce dernier endroit. Il continua, cependant, à se rendre à Saint-Louis-de-Gonzague tout en demeurant à Beauharnois.

Au cours de l'année 1849, Beauharnois, comme plusieurs autres endroits de la province, eut à subir les méfaits d'une épidémie de choléra. M. Roach s'occupait activement des victimes atteintes de ce mal, Le 27 août 1849, il montait en chaire, pour y donner son service habituel. Au milieu de son instruction, il fut pris d'un mal soudain et dut se retirer dans la sacristie souffrant d'une grande faiblesse. Assisté d'un ami, il put se rendre jusqu'à sa maison mais la maladie se développa rapidement. Il mourut quelques heures après. Celui qui fut le premier ministre régulier de la région était parti pour son dernier repos, Une plaque commémorative rappelle sa mémoire dans l'église presbytérienne de Beauharnois. Il avait fidèlement et affectueusement travaillé à répandre l'évangile de Jésus-Christ dans l'esprit de sa congrégation. Il avait servi sa communauté pendant quinze années.

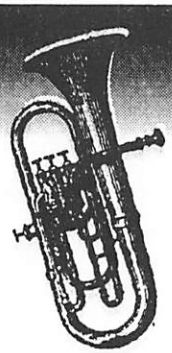
Cette petite église est toujours là mais presque vide et renfermant dans ses murs la nostalgie des temps passés où elle accueillait les membres de cette communauté. Aucun pasteur presbytérien régulier n'habite maintenant Beauharnois. Au cours de l'année, lorsque des visiteurs participent au circuit touristique à travers les rues de Beauharnois, ils découvrent avec un grand intérêt la visite de cette église et l'histoire qui y est rattachée.

Nouveaux membres

Guy Lacoste	311	123, rue Ridgewood Pincourt (Québec) J7V 5Z7
Jeannine Houle	312	192, rue Montcalm Salaberry-de-Valleyfield (Québec) J6T 2E4
Jean Boyer	313	110, boul. Quevillon Salaberry-de-Valleyfield (Québec) J6T 5H1
Charles Boursier	314	399, rue Montpetit Saint-Étienne (Québec) J0S 1S0
Irène Quenneville	315	385, Route 132 Saint-Anicet (Québec) J0S 1M0
Pierre Lecompte	316	3 801, rue Edgar Saint-Hubert (Québec) J4T 3J6
Carmen Caron-Ducharme	317	560, Saint-Jean-Baptiste Salaberry-de-Valleyfield (Québec) J6T 2B8
Errata	283	Rivest-Lafontaine doit se lire Rivest-Filiatrault

Décès

C'est avec regret que nous apprenons le décès de Monseur Roméo Sauvé, membre 139. Toutes nos sympathies à la famille Sauvé.



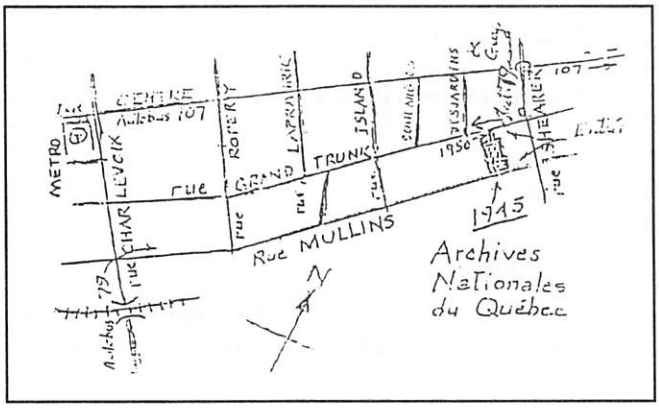
Babillard

Remerciements

Madame Suzanne Lupien a fait don à la Société de deux napperons anciens de la Montreal Cotton Limited de Valleyfield. Nous tenons à la remercier pour cet héritage du passé légué pour les générations futures.

Archives nationales du Québec

Veuillez prendre note que les heures de consultation aux Archives nationales du Québec sont du lundi au vendredi 12 h 30 à 20 h 30 et le samedi de 9 h 00 à 17 h 00. Les Archives sont situées au 1 945 Mullins, Pointe Saint-Charles. Le numéro de téléphone est : (514) 873- 3065.



Carte des rues près des Archives de Pointe Sainte-Charles.

Place au lecteur

Nous savons tous que les gens de la région de Valleyfield ont des liens avec ceux de Vaudreuil, Dorion, Como et Hudson. Étant une personne-ressource du Musée régional de Vaudreuil-Dorion, j'ai eu l'occasion de trouver des feuilles photocopiées de nombreuses fois; ces feuilles, à peine lisibles, j'ai décidé d'en faire un petit volume afin de le rendre utile aux chercheurs en généalogie. Je vous demanderais donc de faire paraître cette annonce dans votre journal. Merci.

Baptêmes, mariages et sépultures Église Méthodiste 1855-1916

J'ai relevé 334 baptêmes, 85 mariages et 102 sépultures de l'église Méthodiste de la Mission Cavagnal (Como et Hudson, face à Oka) On peut commander la version anglaise ou française. Incluse la liste des Ministres du culte pour la même période et les anciens et nouveaux noms des localités, etc. au prix de 13 $ l'unité, tous frais inclus (chèque ou mandat-poste) (mentionner la version désirée française… ou anglaise…).

Pierrette Godin
11, 3e avenue,
Notre-Dame-de-l'Île-Perrot
(Québec) J7V 7P2
Tél. (514) 425-2661

Saviez-vous que...

Sobriquets nationaux et politiques

Les journalistes emploient fréquemment des termes tels que **Whig** et **Tories** ou bleus et rouges, etc. Nous avons compulsé les encyclopédies anglaises, françaises et canadiennes, le Bulletin de Recherches Historiques, les nombreuses histoires du Canada pour faire témoignage des origines de ces « bizarreries ».

Whig et Tories

Whig, en saxon, désigne une espèce de petit-lait ou de crème aigre, et on crut longtemps que c'était l'origine de ce sobriquet. Walter Scott trouva enfin le fin mot de l'énigme. « WHIG » dit-il, est une contradiction de « to whig a more » expression dont se servent les paysans de l'ouest de l'Écosse pour faire avancer leur monture. « TO WHIG » signifie aller vite; « TO WHIG A MORE » veut dire aller plus vite. Les paysans des cantons furent ainsi surnommés dans une insurrection qu'ils firent en 1648, et ce surnom fut appliqué par extension aux Convenantaires (partisans de Covenant), aux parlementaires, aux mécontents et en général, à tout membre de l'opposition anti-royaliste. « WHIG » est d'origine écossaise.

TORY est d'origine irlandaise. Ces deux appellations dérivent de Toiridhe, perceveur, nom qui fut donné à des bandes de proscrits, moitié voleurs, moitiés révoltés qui harassèrent les établissements anglais, en Irlande, sous le règne de Charles II. Ces bandits se servaient de l'expression « torie me » (donnez-moi votre argent), formule qui voulait dire : « la bourse ou la vie », dont se servaient les détrousseurs de grandes routes en France. Les voleurs irlandais prirent le nom de « TORIES » et le sobriquet passa ensuite des voleurs aux partisans de Jacques II, qui étaient catholiques et Irlandais.

Les expressions « WHIGS » ET « TORIES » ont pris depuis une signification un peu différente. Après la tentative du prétendant Charles-Édouard, en 1745, et l'affermissement définitif de la dynastie de Hanovre, les Anglais se divisèrent en « TORIES » et en « WHIGS », suivant leur tendance de conservateurs ou de libéraux.

Rouges et Bleus

Le mot rouge date de 1849, année où le parti libéral se scinda en plusieurs factions. Le Haut-Canada eut ses réformistes et les Clear Grits, tandis que le Bas-Canada vit naître les libéraux modérés et les démocrates. Dans leur programme, comme ils avaient prévu des mesures hostiles au clergé, on accola au groupe le titre de « parti rouge » parce que le drapeau rouge avait été l'étendard des démagogues d'outre-mer, lors de la révolution de 1848. Les conservateurs prirent le nom de la couleur opposée.

La Compagnie de téléphone rural Soulanges

Cette petite compagnie entrait en compétition directe avec la géante compagnie Bell.

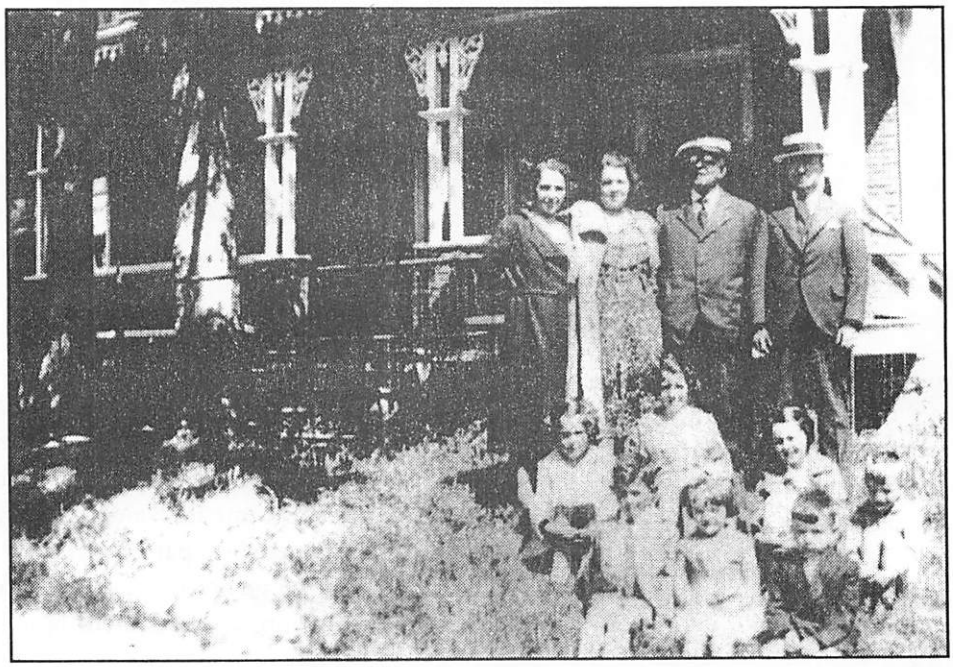
Par Hector Besner, prêtre

Membre de la Société d'histoire et de généalogie de Salaberry

« La Cie de téléphone rural Soulanges » fut fondée vraisemblablement en 1919 par Monsieur J. A. (alias Monsieur Joseph-Louis) Bourbonnais de Pont-Château, qui en était actionnaire principal avec une douzaine d'autres investisseurs. Homme audacieux et entreprenant, il décida de profiter de cette invention moderne. Il installa et exploita ce réseau de téléphone dans la région à l'intention des gens qui le désiraient. Tout rayonna à partir de Pont-Château avant d'atteindre peu à peu les paroisses des trois Coteaux, des Cèdres, de Sainte-Marthe, de Sainte-Justine, de Saint-Zotique et de Saint-Polycarpe. Cette petite compagnie locale entrait en compétition directe avec la compagnie Bell. Certains concitoyens, comme M. Alfred Blanchard, un temps actionnaire local, suite à une brouille avec M. Bourbonnais préféra se brancher sur Bell, puisque la ligne menant de Montréal à Toronto passait derrière chez-lui; il devait cependant passer par la téléphoniste de Sainte-Anne de Bellevue pour parler à Saint-Clet…

Parmi les autres actionnaires on compta, à divers moments, M. Arcade-Momer Bissonnette et le Dr Clément des Cèdres, le Dr Deguire de Coteau-du-Lac, le Dr Lortie et M. Émery Quesnel de Sainte-Marthe, etc. tous des professionnels et des gens d'affaires à qui le téléphone facilitait l'exercice de leur profession.

À la mort de son épouse en 1932, Monsieur Joseph Louis, qui était affecté de surdité et de cécité, se défit du contrôle de l'entreprise en faveur de M. Lionel Bissonnette des Cèdres. Il ne mourut qu'à l'âge de 96 ans en 1945, mais il invita dès lors son fils Alfred (alias le Pit) à abandonner sa carrière de gérant de banque et à quitter Saint-Barthélémy pour Pont-Château afin



Monsieur Joseph-Louis Bourbonnais, fondateur de la Compagnie de téléphone rural Soulanges; on le voit ici (avec une casquette) vers 1935 devant son magasin du Pont-Château avec des membres de sa famille.

Il est l'arrière grand père de notre Jean-Luc Brassard national (photo fournie par Mme Rolande Bourbonnais-Poirier).

d'assurer la continuité de ses affaires, y compris la gérance de la compagnie de téléphone.

Au début, M. Patrice Besner fut le technicien d'office de la compagnie. Mais en 1928, les actionnaires engagèrent pour cette tâche M. Auguste Dandurand, un ingénieur de formation, originaire, avec son épouse, née Esma Messier, de Frelishburg en Estrie. Ils vinrent s'établir à Pont-Château avec les aînés de leurs enfants, et y demeurèrent toute le reste de la durée de la compagnie de téléphone, soit durant vingt-huit ans. Lorsque le réseau fut vendu à la compagnie Bell Canada en 1957, il comptait environ 800 abonnés.

La centrale était le point d'aboutissement de toutes les lignes, mais un nombre limité d'entre elles pouvait fonctionner simultanément. Aussi fallait-il une téléphoniste qui intervienne à chaque fois qu'on sortait de la ligne partagée. C'était vraiment l'époque des services personnalisés, loin des robots parlants d'aujourd'hui. Il n'existait pas d'annuaire téléphonique. La personne qui remplissait ce rôle devait être d'une discrétion de confesseur, puisqu'elle pouvait bien tout savoir ce qui se passait dans le coin. Il y avait un standard dans chaque village, et il était opéré par des jeunes filles de la place. Parmi les anciennes « opératrices » à Pont-Château, plusieurs vivent encore: M^me^ Edmond Forest, née Irma Besner, M^me^ Jean-Marie Poirier, née Rolande Bourbonnais, M^me^ Rodolphe Bourbonnais, née Germaine Séguin, etc. Le téléphone créait des liens; par exemple, Patrice Besner y connut sa femme qui était opératrice du Bell à Sainte-Anne-de-Bellevue. Les téléphonistes du réseau, et d'ailleurs se connaissaient toutes entre elles.

Le terminal lui-même était presque un meuble. Il était accroché au mur, fait de bois verni avec une tablette à sa base, probablement pour y prendre des notes. On le plaçait assez haut, peut-être pour éviter que les enfants ne s'en amusent, mais plus certainement pour que les adultes, y parlant debout, l'utilisent le moins longtemps possible. Une ligne partagée pouvant atteindre entre quinze et vingt abonnés, le sens civique indiquait à chacun de raccourcir les conversations, en prévision qu'un voisin en eut besoin pour une urgence. Le microphone de forme conique renversée était fixé au boîtier qui renfermait des batteries encombrantes; on tenait le lourd récepteur de forme cylindrique en le portant à l'oreille. Il y avait la manivelle pour actionner la sonnerie en autant de tours nécessaires pour réaliser, par exemple 3-2, c'est à dire trois grands coups et deux petits. Avec le progrès, tout cela s'est rapetissé dans de très légers « combinés » avec composition numérique à boutons poussoirs...

Si les « opératrices » étaient discrètes, on ne peut pas en dire autant des « corniffleurs-euses » qui écoutaient ce qui se passait sur la ligne. Si le curieux ou la fureteuse était branché sur la même ligne que le presbytère ou qu'un voisin actif en affaires... ça valait un journal local. Les africains se communiquent les nouvelles depuis des siècles par le tam-tam; nous avons eu, un temps, la Compagnie de téléphone rural Soulanges!

Fini le temps du carême, c'est Pâques

Nicole Bibaud

Membre de la Société d'histoire et de généalogie de Salaberry

Le retour du beau temps

La fête de Pâques célébrée le premier dimanche suivant la pleine lune de l'équinoxe du printemps, annonçait le retour du beau temps.

En Nouvelle-France, au XVII[e] siècle, la fête de Pâques était une date d'échéance pour différents contrats. On peut prendre comme exemple le contrat passé le 11 avril 1667 entre Comperon et Jean de la Touche et par lequel celui-ci s'engageait à livrer au jour de Pâques quatre boeufs estimés au coût du jour. On peut également consulter celui passé le 14 octobre 1688 entre Robillard et les Hospitalières de Montréal. Robillard, locataire à ferme des Hospitalières, s'engageait à livrer douze chapons, trente-cinq douzaines d'oeufs, deux cochons et huit livres de beurre par vache laitière au plus tard au jour de Pâques.

Après le mercredi des Cendres et les privations du début du carême, la mi-carême était une période de réjouissances. Il y avait la quête de la mi-carême qu'on faisait de porte à porte pour amasser des provisions pour les nécessiteux. Cette quête était généralement suivie de mascarades et de veillées qui servaient de prétexte pour prendre un « p'tit coup » sans subir les reproches du curé.

Le dimanche des Rameaux marquait le début de la semaine sainte. Durant la messe le curé bénissait les rameaux apportés par les familles. Si à la ville on utilisait des rameaux, à la campagne on se servait plutôt de branches de sapin ou d'épinette qu'on installait près d'un crucifix ou

d'un bénitier dans toutes les pièces de la maison. On en retrouvait également aux linteaux des portes des bâtiments. Ils avaient la réputation de protéger de la maladie, de la grêle et des incendies.

Après l'office du Jeudi saint, les cloches sonnaient pour la dernière fois jusqu'à leur retour durant l'office du Samedi saint. Si certains croyaient que les cloches étaient à Rome pour visiter le Pape, d'autres étaient convaincus qu'elles étaient allées chercher les clefs des saloirs et qu'à leur retour ils auraient la permission de manger gras.

Plusieurs croyances étaient rattachées au Vendredi saint. On n'entaillait pas les érables car il y coulerait du sang; la mère qui voulait un enfant aux cheveux bouclés les lui coupait ce jour-là et plusieurs étaient convaincus que si pendant l'office du Vendredi saint il pleuvait au moment de la lecture de la Passion, il en serait ainsi durant les quarante jours suivants.

Durant l'office du Samedi saint le curé bénissait l'eau qui servirait pour les baptêmes de l'année. Chacun en rapportait un peu chez soi pour se protéger des orages et en donner aux malades. À midi on « cassait » carême.

Le dimanche de Pâques, avant l'aube et dans le sens contraire au courant d'un ruisseau, on recueillait l'eau de Pâques qui était censée guérir les maladies des yeux et les affections de la peau. On étrennait de nouveaux vêtements et on offrait aux enfants des oeufs cuits durs et parfois peints. Après de dures privations, Pâques était prétexte à festoyer. On mangeait généralement de l'omelette avec du jambon mais chez certains seigneurs on dégustait le pâté de Pâques. Pour ce pâté on prenait une dinde, deux poulets, deux perdrix, deux pigeons, les cuisses de deux lièvres qu'on recouvrait de lard gras. Ce mélange de viande était placé entre deux épaisseurs de viande hachée de jambonneau assaisonnée d'épices et d'oignons.

Le dimanche de la Quasimodo était la dernière chance de faire ses Pâques. Tout comme en Normandie ou en Bretagne, on disait des retardataires qu'ils faisaient des Pâques de renard et qu'ils risquaient de courir le loup-garou.

Bibliographie

1. Philippe Aubert de Gaspé, « Les Anciens Canadiens », Éditions Beauchemin, 1956.
2. Pierre DesRuisseaux, « Croyances et pratiques populaires au Canada français », Éditions du Jour 1973.
3. Hector Grenon, « Us et coutumes du Québec », Les Éditions La Presse, 1974.
4. Jean Provencher, « Les quatre saisons dans la vallée du Saint-Laurent », Les Éditions du Boréal, 1988.
5. Robert-Lionel Séguin, « La civilisation traditionnelle de l'habitant », Collection Fleur de Lys, Fides, 1967.
6. « Cap-Aux-Diamants » numéro 26, Été 1991.
7. « Cap-Aux-Diamants » numéro 36, Hiver 1994.

Index 1995

Index des articles parus : *«Au fil du temps»*. Volume 4, année 1995.

Numéro 1 / Mars 1995

Mot du président par Donald Tremblay 3
Hommage à M. Paul-Émile Prégent par Robert Leroux 4
Titre d'ascendance de M. Paul-Émile Prégent par Marie-Jeanne Clairmont 5
Mes ancêtres par Yvon Julien 6
Connaissez-vous l'histoire ? par Huguette Sauvé Miljour 10
La guerre 1939-1945 telle que vécue chez nous par Hector Besner 12
Titre d'ascendance de M. Serge Deslières par Marie-Jeanne Clairmont 25
Us et coutumes : L'hiver en Nouvelle-France par Nicole Bibaud 26
Chansons folkloriques en Nouvelle-France par Danièle Charland 30
Trait d'union par Marie-Jeanne Clairmont 36
Le coin des chercheurs par Marie-Jeanne Clairmont 39
Mon ancêtre : Jean Haudecoeur par Sylvain Daignault 40
Titre d'ascendance de M. Yves Daoust par Marie-Jeanne Clairmont 45
Sommes-nous québécois pure laine ? par Huguette Sauvé Miljour 46
Babillard 48
Le poisson d'avril par Yvon Julien 49
Nouveaux membres 50
Rendez-vous 51
Saviez-vous que... 52
Index 1994 54
Adhésion 56

Numéros 2 et 3 / Novembre 1995 (cahier spécial)

Mot du président par Michel Paquette 3
Introduction du numéro spécial par Donald Tremblay 4
Hommage des députés 7
Quand Valleyfield avait un nom indien par Roland Viau 8
L'établissement du village iroquois d'Akwesasne entre 1750 et 1755 par Philippe Decloître 11
La guerre de Sept Ans (1753-1760) par Serge Daoust 21

Le Haut-Saint-Laurent en 1812-1813 : une route de guerre par Roland Viau 32

La redoute militaire de la Pointe-aux-Anglais par Serge Daoust, Georges Howson, Donald Tremblay et Roland Viau 34

Historique de Salaberry-de-Valleyfield 1700-1900 par Georges Howson . 48

Salaberry-de-Valleyfield : 1855-1892 par Marie-Jeanne Clairmont et Pierre-Paul Clairmont 88

Salaberry-de-Valleyfield de 1900 à 1995 par Danièle Charland, Dorland Hannah, Nicolas Jolicoeur, Donald Tremblay et Sébastien Tremblay 103

Comme se meurt une ville par Roland Viau 167

Le coin des chercheurs par Marie-Jeanne Clairmont 173

Généalogie d'une famille pionnière Les Larivière par Marie-Jeanne Clairmont 174

Titre d'ascendance de M. Roland Viau par Marie-Jeanne Clairmont 176

Trait d'union par Marie-Jeanne Clairmont 177

Adhésion 179

Numéro 4 / Décembre 1995

Mot du président par Michel Paquette 61

Le coin des chercheurs par Marie-Jeanne Clairmont 63

Un jeune curé qui voyait loin par Francine McSween 64

Titre d'ascendance de Mgr Hubert Julien par Marie-Jeanne Clairmont 67

Jean Julien par Yvon Julien 68

La saga des gens de Pont-Château par Hector Besner 70

Babillard 88

Nouveaux membres 90

Biblio-info par Manon Allen 92

Trait d'union par Marie-Jeanne Clairmont 94

Saviez-vous que... 97

Place aux lecteurs 98

Us et coutumes : la Sainte-Catherine par Nicole Bibaud 101

Adhésion 102

Adhésion

Société d'histoire et de généalogie de Salaberry

Siège social

75, rue Saint-Jean-Baptiste
Salaberry-de-Valleyfield (Québec)
J6T 1Z6 • Tél. (514) 370-4860

Conseil d'administration

Président
Michel Paquette
63, rue Leduc, Grande-Île
J6S 5G1 • Tél. (514) 371-5534

Vice-présidente
Nicole Avoine
620, rue Levac, Sal.-de-Valleyfield
J6S 4V3 • Tél. (514) 377-4245

Secrétaire
Jean-Yves Collette
42, rue Gault, Sal.-de-Valleyfield
J6S 3R3 • Tél. (514) 371-2282

Trésorier
Robert Leroux
29, rue Longtin, Sal.-de-Valleyfield
J6T 4V6 • Tél. (514) 377-1172

Directeurs(trices)
Nicole Bibaud
322, rue Jeanne-Mance, Sal.-de-V.
J6T 4E6 • Tél. (514) 377-1097
Lisa Longtin Carlier
160, rue Ellice, Sal.-de-Valleyfield
J6T 1E9 • Tél (514) 373-6973
Marie-Jeanne Clairmont
55, rue Ellice, Sal.-de-Valleyfield
J6T 1E1 • Tél. (514) 373-5096
Danièle Charland
1 208, Grand Rang, Ste-Clotilde
J0L 1W0 • Tél. (514) 826-0341
Raymond Giroux
377, rue Saint-Thomas, Sal.-de-V.
J6T 4K6 • Tél. (514) 371-7939
Huguette Sauvé Miljour
68, rue Léger, Grande-Île
J6S 3P9 • Tél. (514) 373-5724
Réjane Richer
133, rue Vallée, Sal.-de-Valleyfield
J6T 2T5 • Tél. (514) 377-5649

Changement d'adresse

Nous vous prions de bien vouloir nous aviser le plus rapidement possible de tout changement d'adresse.

Le temps est venu de renouveller votre abonnement. Vous pouvez le faire en complétant le coupon d'adhésion (photocopie) ci-joint et en le laissant à la Bibliothèque municipale de Salaberry-de-Valleyfield ou en nous l'expédiant par la poste sans oublier d'y joindre votre contribution.

Les frais d'adhésion ou de renouvellement (comprenant un abonnement d'une année à la revue «*Au fil du temps*») sont les suivants :

Individuel : 20 $ • Couple : 25 $ • Étudiant (avec preuve) : 10 $

Complétez ce formulaire d'adhésion ou de renouvellement et retournez-le à l'adresse suivante :

Société d'histoire et de généalogie de Salaberry
75, rue Saint-Jean-Baptiste
Salaberry-de-Valleyfield (Québec) J6T 1Z6
Tél. (514) 370-4321

☐ **ADHÉSION :** ☐ **Individuel** ☐ **Couple** ☐ **Étudiant**

☐ **Renouvellement / N° de membre : ( )**

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Code postal et téléphone : _____

Montant inclus :

☐ **Individuel : 20 $** ☐ **Couple : 25 $** ☐ **Étudiant : 10 $**

Notez que vous recevrez votre carte de membre et des documents de renseignements par le retour du courrier. Merci !